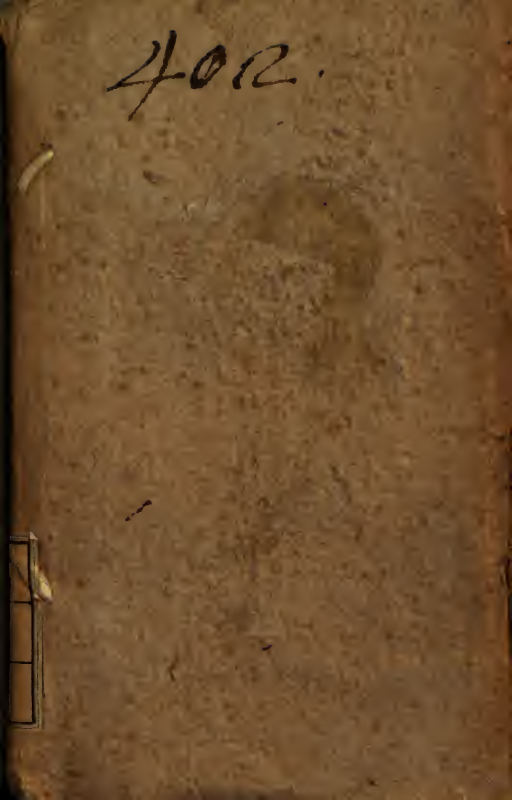
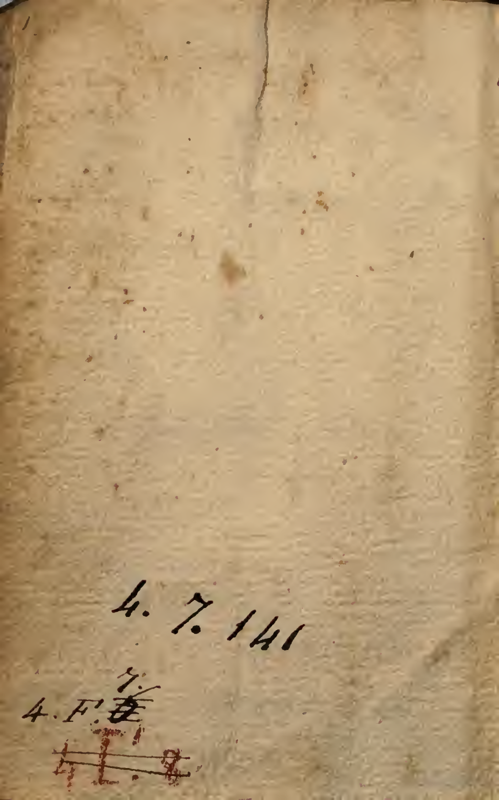

402.


4. 7. 141
4. F. 7.

XXX

A.N. Hirt

ses Prom.

illus

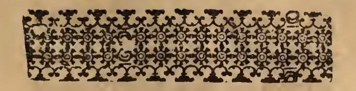
HISTOIRE
DES
PROMESSES ILLUSOIRES

Depuis

La PAIX des PIRENEES.



A COLOGNE,
Chez LOUIS CLOU-NEUF.
1684.



A U
LECTEUR.

J'*ay deux choſes a te dire*, Ami Lecteur, *l'une que ce Livre a eſté fait par un veritable François, & qu'ainſi l'on auroit tort de l'attribuer à quelque Etranger mal intentionné pour la France ; c'eſt de quoy je t'avertis, pour t'empecher de croire que la paſſion aït guidé la plume de l'Autheur. C'eſt plû-*

tôt, à ce qu'il m'a protesté luy mesme, dans la veüe de se rendre sçavant dans l'Histoire du temps, qu'il s'est donné la peine de tracer ces Relations que je donne au Public. L'autre chose que j'ay à te dire; & que je te prie de trouver bonne, est que je me sens indispensablement obligé de declarer à ma Patrie ce que l'on fait chez ses Voisins pour la faire changer de Maître, ou du moins pour luy donner un autre face, en luy faisant perdre sa liberté. Cecy paroist si naturel que je ne pense pas, qu'on doive trouver estrange mon

mon entreprise. Je te diray encore, quoy qu'il ne t'importe pas beaucoup, que j'ay reçeu ce que je te donne icy, de la propre main de l'Autheur, qui a fait quelque sejour en cette Ville, dans l'esperance de se voir avancé dans les Troupes que S. A. Electorale veut mettre sur pié pour la deffense de l'Empire; mais voyant que l'on luy forme de grandes difficultez aussi bien qu'ailleurs à d'autres qui voudroient se mettre à couvert de l'orage, il s'est lassé d'attendre & me disant adieu, il m'a baillé son manuscrit en

echange de quelques livres. Je le donne comme je l'ay receu, ſans y ajouter ni diminuer. Ceux qui prendront la peine de le lire verront comme les François ne negligent rien pour ſe mettre en credit dans toutes les Cours de l'Europe, & que ce n'eſt pas la Hollande ſeule qu'ils taſchent d'amuſer par des Promeſſes Illuſoires, *pour emporter ſans que perſonne bouge ce qui leur reſte a prendre dans le Païs-Bas, & peut eſtre, paſſer outre s'ils ne trouvent point d'obſtacle.*

HISTOIRE
DES
PROMESSES
ILLUSOIRES
Depuis la Paix des Pirenées.

IL n'y a perſonne qui ne ſache auſſi bien que moy qu'il y a eu depuis long-temps deux puiſſances dans l'Europe, à l'abry deſquelles les autres Etats vivoient en repos, & aſſurance. On ſait auſſi que ces deux puiſſances ſont la France, & l'Eſpagne, qui recevoient pareillement du ſecours des autres Etats, afin que ſes deux Couronnes demeuraſſent comme dans un équi-

cher ſon priſonnier, (qui avoit eſté conduit de piſqueton à Madrid) à des conditions beaucoup moins avantageuſes, que celles qu'il s'étoit promiſes apres ſa victoire.

Ce fut auſſi par une Politique ſi ſage, que les Princes d'Allemagne ſouffrirent ſans s'y oppoſer, que les François qui s'eſtoient emparez par ſurpriſe de Mets, Thoul, & Verdun, les gardaſſent. Car quoy qu'ils euſſent ſujet de tout apprehender de cette nation, qui n'eſt que trop entreprenante ſur ſes voiſins, comme elle eſtoit néanmoins aſſez embarraſſée alors à ſe deffendre contre la maiſon d'Auſtriche, ils ſongeoient plûtôt à s'en faire un appuy contre cette meſme maiſon, qui aſpiroit depuis longtemps à la Monarchie univerſelle, qu'à craindre qu'elle devint un jour ſi puiſſante, qu'elle eut deſſein elle meſme de les opprimer.

Cette conduite dura tant que

l'on vit les Eſpagnols dans un eſtat floriſſant. C'eſt pourquoy ces meſmes Princes, au moins une grande partie, virent encore avec plaiſir, que la France eut beaucoup augmenté ſes forces par la priſe de la Rochelle, qui ſervoit le plus ſouvent d'azile aux mécontens, auſſi bien que de rempart aux gens de la religion reformée. Mais comme les gens de la religion en abuſoient, s'il faut ainſi dire, en y donnant retraite aux factieux, Dieu les voulut punir, pour leur apprendre une autrefois, qu'il ne faut point méler les choſes divines aux prophanes. Cependant le Maréchal de Baſſompiere, qui voyoit plus loin que beaucoup d'autres, dit une aſſés bonne rencontre la deſſus: Car eſtant un jour en debauche avec quelques uns de ſes amis, temps auquel on decouvre ordinairement ce qu'on a de plus ſecret ſur le cœur, il leur dit fort ſerieuſement qu'il

croyoit

croyoit qu'ils seroient assés fous de prendre la Rochelle ; ce que j'impute non pas au dessein qu'il eut de remuer , mais à la prévoyance qu'il avoit, que cette prise seroit aussi funeste aux voisins de la France , qu'elle estoit fatale à ceux de la religion reformée. En effet on peut dire que c'est là le premier pas , par où les Rois de France ont monté à cette supreme grandeur , qui les fait redouter aujourdhuy de toute l'Europe. On peut dire aussi que la plus grande faute que les Holandois ayent jamais faite dans la Politique, c'est de n'avoir pas en ce temps là assisté ceux de leur communion, qui leur pourroient rendre la pareille aujourdhuy. Mais c'est assurement qu'ils consideroient cette ville, comme une ville rebelle, & qu'ils ne croyoient pas qu'il fut permis , comme il est aujourdhuy, où du moins comme

il ſe pratique, de preferer ſes interêts à tout ce qu'il y a de plus ſacré.

Quoy qu'il en ſoit, comme on eſtoit bien éloigné de croire que la France dut eſtre jamais s'y puiſſante, qu'elle ſongeat un jour à entreprendre ſur la liberté de ſes voiſins, on vit encore avec plaiſir, le ſoin que prenoit le Cardinal de Richelieu, de rabbaiſſer la couronne d'Eſpagne. Et on eſtoit meſme faſché que les conſpirations qui ſe faiſoient à tous momens contre luy, & qui renaiſſoient comme la teſte de l'Ydre, l'empechaſſent ſouvent de réuſſir dans ſes deſſeins.

Ce fut encore par ces meſmes raiſons, que tous les Princes bien loin de s'oppoſer aux intrigues ſecretes, que ce miniſtre faiſoit pour oſter la couronne de Portugal au Roy d'Eſpagne, qui l'avoit envahie ſur la maiſon de Bragance, eſtoient bien aiſes au contraire que cette affaire s'acheminat heureuſement.

ment. J'ay lû dans un manuscrit fort curieux, que tous les Princes d'Italie luy fournirent de l'argent pour cela, & que la chose s'estant terminée comme ils le desiroient, ils ne purent s'empecher d'en témoigner leur joye publiquement; tellement que le Roy d'Espagne l'ayant seu, il ne manqua pas de leur en faire faire des reproches. Cependant le succés fit voir, que si cela avoit afoibli en quelque façon les forces de cette Couronne, cela ne les avoit pas toutesfois si fort abbattues, qu'elle ne fut encore capable de tenir la balance qu'on demandoit dans l'Europe.

On se confirma encore dans cette opinion longtemps aprés que le Roy d'Espagne eut perdu le Portugal. Car sans parler de la guerre de Flandres, qu'il soutint si longtemps contre les Hollandois, en quoy il faut tomber d'accord neanmoins qu'il ne remportat pas un

grand avantage, il eſt conſtant, que quoy qu'il eut affaire tout en un temps méme aux François, & aux Portugais, il ſe deffendit ſi bien contre les uns, & fit de ſi grandes conqueſtes contre les autres, que ſi les Anglois ne s'en fuſſent mélés, il auroit remis ceux cy facilement ſoubs le joug.

Cette égalité entre la France, & l'Eſpagne, dura juſques en l'année 1656. Si ce n'eſt qu'on veüille dire que la France eſtoit bien plus bas, que l'Eſpagne, aux années 1648, 1649, juſques en l'année 1652,53 pendant leſquelles elle fut à deux doigts de ſa perte. Car ce fut pendant l'eſpace de ces quatre années, qu'on vit arriver tant de choſes extraordinaires, & que la poſterité aura peine à croire, principalement quand on comparera le commencement du regne de Louis XIV. qui a eſté rempli de ſi grandes déſolations, avec les ſuites de ce

mesme regne, qui ont esté accompagnées d'un si grand bonheur, & d'une si grande puissance. Car pour faire comprendre tout cela en deux mots, il me suffira de dire que le Roy fut reduit une fois dans les commencemens de son regne, à n'avoir que deux poulets à son disner, & qu'audjourdhuy, sans parler de sa Table, qui est servie comme doit estre servie la Table d'un grand Roy, tout le reste y est dans une magnificence & dans une profusion si extraordinaire, que chacun est obligé d'avoüer qu'il n'y a que le Roy de France, qui puisse faire tout ce qu'il fait aujourdhuy.

Mais sans m'éloigner d'avantage de mon sujet, je dis donc que l'égalité entre les deux Couronnes subsista jusques en l'année 1656, auquel temps les François commencerent à se rendre si redoutables en Flandres, que les autres puissances appre-

appréhenderent que l'Espagne ne succombast à la fin si la Guerre duroit encore seulement cinq où six ans.

Les années 1657, & 1658, furent encore plus mal heureuses aux Espagnols, qui se virent dépoüiller pendant ce tems là de leurs meilleures Places, si bien qu'on commença à reconnoistre, que s'ils avoient encore quelque chose en Flandres, ils en avoyent toute l'obligation aux guerres civiles de France, qui luy avoit fait tourner ses armes contre elle méme, au lieu de les tourner contre ses ennemis. Car enfin en ce temps là, il luy eut esté plus facile qu'au jourdhuy, de faire des entreprises, parce que personne n'estant encore persuadé de sa puissance, la regardoit faire sans s'en allarmer. On croyoit méme qu'elle avoit obligation de la plus grande partie de ses heureux succés, à l'Alliance

qu'elle avoit avec l'Angleterre, qui l'assistoit de grandes forces, & par mer & par terre, ainsi loin qu'on en prit de l'ombrage, on estoit bien aise quelque fois de luy voir humilier une nation, qui s'estoit renduë odieuse à toutes les autres par sa vanité. Car l'on voit méme, aujourdhuy, quoy que l'Espagne soit reduite à une si grãde necessité, qu'elle est la fable de toute l'Europe, que elle ne laisse pas de conserver toûjours le méme esprit, jusques là que le Secretaire de Mr. de Fuen Major disoit publiquement à la Haye, il n'y a pas bien long temps, que les François songeroient à deux fois, devant que d'entrer en Flandres, parce qu'ils savoient que leurs Places estoient mieux munies qu'elles n'avoient jamais esté. Adjoutant mille autres fanfaronnades, que je ne diray point, parce que ces sortes de choses sont si fades d'elles mesmes, qu'elles ennuient plustost le

Lecteur, qu'elle ne les divertissent. Cependant je diray icy en passant que quand les François sont veritablement entrés en Flandres & qu'on a commencé à vouloir faire supputation des forces que les Espagnols avoient pour garnir leurs Places, & pour mettre en campagne contr'eux, il s'est trouvé qu'ils ont environ seize mille hommes distribués en plusieurs régimens, dont il y en a une grande partie qu'on prẽdroit plûtôt pour des pauvres, que pour des Soldats. On peut juger apres cela si leurs fanfaronnades sont bien fondées, & si un si petit nombre de troupes suffit pour garder plus de trente Places qui leur restent encore dans les paisbas, & pour opposer aux François, qui sont déja pres de quarante mille hommes, & qui grossiront leur armée tant que bon leur semblera.

Mais laissant à part toutes ces choses pour continuer celles que

j'ay déja commencées, je diray que dans le temps que la France pouvoit ſe promettre la conqueſte de toute la Flandre, comme j'ay remarqué cy devant, elle ſe porta à faire la paix, ce que j'attribueray à pluſieurs choſes, en premier lieu, à la jalouſie qu'elle commençoit à concevoir des anglois, avec qui il falloit partager ſes conqueſtes.

Car il luy auroit fallu donner Donquerque, qui eſt comme une clef de la France, & il n'eſtoit pas de ſon interêt de deſirer à ſon voiſinage, une puiſſance qui luy avoit été ſi funeſte; en ſecond lieu, à l'envie qu'avoit le Card: Mazarin, premier miniſtre de cette Couronne, de paſſer le reſte de ſes jours en repos, & de donner quelque relache à la France, qui en avoit bon beſoin, aprés avoir eſté tourmentée non ſeulement par une guerre ſi longue, mais encore par quantité d'Edits de l'invention de ce méme

Car-

Cardinal, qui ne s'eſtoit pas ſoucié de ruiner les peuples, pour veû qu'il put avoir de quoy marier ſes Niéces avantageuſement. En troiſieſme lieu, pour retirer le Roy d'un amour qu'il avoit pour une de ſes Niépces, qui eſt aujourdhuy Madame la Conneſtable de Colomne. Car quoy que ce Cardinal eut volontiers donné toutes choſes, pour que le Roy l'euſt épouſé, il n'oſoit pas l'entreprendre neanmoins, veû principalement que la Reyne Mere s'y oppoſoit, & que toute la France d'aillieurs ſe fut ſoulevée contre une Alliance ſi indigne, & ſi honteuſe. Cependant comme la paix ne pouvoit pas eſtre faite ſi toſt, ny par conſequent le mariage du Roy, qui devoit eſtre l'ouvrage de la paix, le Cardinal maria ſa Niece en Italie, & elle dit au Roy qui pleuroit, lors qu'elle eſtoit ſur le point de ſon depart, vous dites que vous m'aymés, je vous vois pleurer,

rer, vous estes Roy, & cependant vous me laissez partir. Voulant dire par là, que s'il l'eut bien aymée, il ne tenoit qu'à luy de rompre son voyage.

Le Roy fut chagrin quelque temps de la perte qu'il avoit faite de Madame de Colomne, & pour luy oster cet amour de la fantaisie, le Cardinal le mena à Lion, où Madame Royalle, qui estoit Tante du Roy, se rendit avec sa fille, qu'on parloit de marier avec sa Majesté. Quand Madame Royalle eut salüé le Roy, le Roy luy rendit sa visite, & fut voir Mademoiselle de Savoye, qui estoit devant son miroir, qui se coëffoit; elle avoit les cheveux fort beaux, & parut fort belle au Roy en cette posture, tellement que le Roy l'ayant reveüe depuis, comme il estoit assez susceptible pour les belles personnes, il oublia insensiblement Madame de Colomne, & commença d'aymer Mademoiselle de Savoye. Ce-

Cependant les Espagnols, sachant que l'Alliance de Savoye pourroit bien se faire, s'ils n'y donnoient ordre, promptement, & que ce seroit peutestre un obstacle à la paix, qu'ils desiroient tout au moins autant que pouvoit faire le Cardinal Mazarin, ils dépecherent Pimentel à Lion, qui y ariva incognito, & qui y fut méme longtemps sans que personne le seut, excepté le Cardinal, à qui il fit dire, qu'il estoit venu pour remettre sur le tapis le Mariage de l'Infante d'Espagne, qui avoit esté proposé, il y avoit déja longtemps de la part de la France, mais à quoy l'Espagne n'avoit pas voulu entendre en ce temps la, prevoyant bien, comme il est arivé depuis, qu'au lieu de conclurre par là une paix seure, & durable, ce seroit un jour un sujet de nouvelle broüillerie entre les deux Couronnes. Le Cardinal, sachant son arrivée, luy envoya Mr. de Lionne,

Lionne, pour conferer avec luy les propoſitions qu'il avoit à faire, & les deux miniſtres ſubalternes ayant ébauché un traitté, le Roy eut l'honeſteté d'advertir Mademoiſelle de Savoye de ce qui ſe paſſoit, luy avoüant de bonne foy, qu'il ſeroit obligé pour le bien de la paix de renoncer à l'Eſperance dont il s'eſtoit flatté de la poſſeder, cependant qu'il luy donnoit ſa parolle, qu'en cas que le traitté ne s'achevat pas, il n'en épouzeroit jamais d'autre.

Cette promeſſe conſola en quelque façon Mademoiſelle de Savoye, qui eſtoit affligée au dernier point de la venüe de Pimentel. Mais tandis qu'elle faiſoit peut eſtre des veux, pour que le traitté puſt échoüer, le Ciel en diſpoſa autrement. Car le Cardinal Mazarin, & Dom Louis de Haro, s'étant rendus dans l'iſle de Bidaſſoa, autrement l'Iſle des Faiſans, convinrent en-

entr'eux des choses dont de Lionne & Pimentel, n'avoyent pu tomber d'accord, aprés quoy Mr. le Maréchal de Grammont fut envoyé en Espagne, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, pour épouzer l'Infante par procuration.

Cette Ambassade fut fort superbe. Mais elle eut cela de particulier, que le Marechal de Grammont, qui estoit un homme d'esprit, s'avisa d'aller en poste en Espagne, avec un nombre de grands Seigneurs, s'imaginant que cela conviendroit bien à l'Ambassadeur d'un jeune Prince amoureux. Le Roy d'Espagne sachant qu'il avoit pris la résolution d'ariver en cet épuipage, envoya le Comte de Taxis grand Maistre des postes du Royaume au devant de luy, qui luy fournit des chevaux de poste pour luy, & toute sa suite, qui estoit composée de cinquante Gentilshommes de marque, & de quelques autres

personnes de moindre consideration. Le Roy d'Espagne le fit deffrayer sur toute sa route, où on luy fit autant d'honneur, que si c'eut esté le Roy de France luy mesme. Et aprés qu'on luy eut donné en passant à Burgos, le plaisir du combat des taureaux, il arriva à Madrid sur le soir, & on fut obligé d'Allumer des Flambeaux pour le voir passer, ce qui faisoit que sa suite, qui estoit magnifique, en brilloit encore davantage.

Le Roy d'Espagne l'envoya recevoir à l'entrée du palais par une personne des plus qualifiées de sa cour. Un autre vint au devant de luy au bas de l'escalier, & un autre à l'entrée de la table des Gardes. Et ils estoient tous accompagnez des plus grands Seigneurs d'Espagne, qui s'estant tous rassemblés dans la salle des Gardes, le conduisirent au milieu d'eux, à laudiance du Roy, qui l'attendoit sous un daix en bro-

d'or, ayant autour de luy, tous les grands d'Espagne, qui n'avoyent rien épargné pour paroistre dans toute leur magnificence aux yeux des François.

d'Abord que le Roy vit entrer le maréchal de grammont, il s'avança trois pas au devant de luy, luy temoignant la joye qu'il avoit de son voyage, & luy demanda des nouvelles du Roy & de la Reine Mere, qui estoit sa sœur. Le Marechal de Grammont, aprés avoir remercié le Roy de sa civilité, luy exposa pourquoy le Roy son Maistre l'avoit depéché vers luy, ensuitte dequoy il fut chez la Reyne, où aprés luy avoir fait son compliment, il rendit à l'infante qui estoit à costé d'elle, sous le mesme daix, un lettre du Roy de France qu'il luy donna le temps de lire, aprés quoy il l'entretint toûjours découvert, pour luy temoigner qu'il commençoit à parler à sa Reyne.

Cette

Cette cérémonie achevée, le Roy d'Espagne resolût d'estre luy mesme le conducteur de sa fille. Et aprés qu'il eut assuré le maréchal de Grammont, qu'il se rendroit dans peu sur la frontiere, le Maréchal prit congé de luy, & vint rendre conte a son Maistre de ce qu'il avoit fait en Espagne. A quelques jours de là, le Roy d'Espagne arriva avec l'infante, & les deux Rois s'estant veus & embrassés, 1660.
l'infante fut remise entre les mains du Roy de France, qui l'avoit déja épouzée en Espagne par procuration.

Cette Alliance fit jouir toute l'Europe d'une tranquilité profonde pendant six ou sept ans si l'on en excepte la republique de venise, qui fut en guerre avec le Turc, aussi bien que l'Empereur. Le Roy de France assista l'un & l'autre, ce qui donna beaucoup de réputation à ses armes. Car les François s'es-

tant trouvés en présence des Turcs, quand ils entreprirent de passer le Raab, les repousserent si bien, que quoy qu'ils eussent esté secondés par les imperiaux, ils ne laisserent pas de remporter la Principale Gloire de cette journée.

Il s'éleva encore quelques petits troubles dans la chretienté, comme
1665. entre les Anglois, & les Provinces Unies, comme aussi entre cette republique, & Bernardgalen Evesque de Munster. Mais la France agit encore en ces deux rencontres là, comme si elle eut esté plus aise d'assoupir tous ces differens, que de les exciter. Car quoy qu'elle eut pris parti dans la Guerre tantost pour les uns, tantost pour les autres, elle s'y comporta neanmoins de maniere, que l'on ne pouvoit dire, que ce qu'elle en faisoit, fut à dessein de proffiter de ces desordres.

Jusques là son ambition n'avoit

point

point encore paru, non plus que ſa mauvaiſe foy, ſi ce n'eſt qu'on veüille dire que c'eſtoit en faire paroiſtre aſſés, que d'aſſiſter en ſecret le Portugal, au préjudice de ce qu'elle avoit promis ſi ſolemnellement par le Traitté des Pirenées. Cependant comme il n'eſtoit pas de l'intreſt de toute l'Europe, que les Eſpagnols ſe rendiſſent Maiſtres de ce Royaume là, il ſe trouvoit encore des gens qui excuſoyent ſon procedé, ſoit qu'ils cruſſent que cela fut permis ſelon les loïx de la Politique, ou que leur propre intereſt le leur fit croire.

La premiere étincelle qui parut de ſon ambition, qui eſt preſte aujourdhuy de conſumer toute l'Europe, fut en l'année mille ſix cents 1667.
ſoixante ſept, ou ſans ſe ſoucier, ny de la foy des traittés, n'y des obligations du ſang, elle ſongea à depouiller le Roy d'Eſpagne, qui eſtoit encore dans une pleine mino-

rité, de ses Provinces des pais bas. Neanmoins comme elle n'osoit entreprendre la Guerre, sans avoir du moins un pretexte pour l'entreprendre, elle fit courir un manifeste tant dans le pais bas, que dans les autres Etats voisins, par lequel on tachoit d'insinuer, que la Reyne de France qu'on avoit fait renoncer par le Traité des Pirenées, à tout ce qu'elle pouvoit pretendre, tant dans les successions écheuës, que dans celles à écheoir, n'y avoit pu renoncer valablement, n'y le Roy pour elle, puisqu'outre qu'elle estoit mineure, ce n'estoit que pour complaire au Roy son pere, qu'elle l'avoit fait, qui avoit exigé cela de force. A l'egard du Roy, on soutenoit aussi que quelque renonciation qu'il eut faite, cela ne l'engageoit à rien, parce que par les loix du Royaume, les Roys ne pouvoyent rien faire sans le consentement du parlement de Paris, qui avoit refusé de

de verifier le Traité des Pirenées, voyant qu'il estoit si desavantageux à Mr. le Dauphin, qui devoit estre un jour heritier de la Reyne sa mere. On inferoit par toutes ces raisons, que le Roy estoit en droit de porter ses armes en Flandres, amoins que l'Espagne ne luy fit justice sur ses pretentions, qui s'étendoient sur tout le Brabant, & sur les meilleures Places des autres Provinces des pais bas. Et cela fondé, sur ce qu'il y avoit une ancienne coutume dans les lieux, d'où ressortissoient toutes ces prétentions, par laquelle une fille d'un premier lict, excluoit les enfans d'un second lict méme à l'egard des masles.

D'abord que ce Manifeste parut au jour, comme il estoit composé par un habile Advocat de Paris, il fit qu'elque impression sur l'Esprit des peuples, & principalement des Flamans, qui quoy qu'ils n'aimassent pas les François, eussent esté

plus aiſes de tomber ſous leur domination, que de ſe voir tous les jours expoſés à leurs armes. Mr. le Baron d'Iſola fort affectionné à la maiſon d'Auſtriche, qui l'Employoit en des négociations importantes, mit la main en meſme temps à la plume, pour deſabuſer les peuples; ſachant qu'une plus longue prévention eſtoit capable de produire de méchans effets. Enfin ayant compoſé une petit livre, pour ſervir de réponſe à ce que l'Advocat de Paris avoit avancé, l'intereſt d'Eſpagne y eſtoit ſi bien ſoutenu, que ſi cette Couronne avoit eu des Soldats qui l'euſſent auſſi bien deffendüe qu'avoit fait le Baron d'Iſola, elle ſe ſeroit mocquée de tous ſes ennemis.

Cependant comme ce n'eſtoit pas par là que ſe devoit terminer cette querelle, mais à la pointe de l'épée, le Roy de France entra en Flandres, à la teſte d'une Armée Floriſ-

Florissante, & la Reyne le suivit dans ce voyage, parce qu'il croyoit, qu'estant du sang des souverains legitimes de ces Provinces, les peuples n'en faisoient pas paroistre tant d'aversion pour les François. Il prit d'Abord Charles Roy, qui ne fit pas grande resistance, la Place n'estant encore qu'à Moitié bastie. Puis estant entré dans le cœur du pais, il s'empara de Tournay, Ats, Courtray, Oudenarde, & de quelques autres Places de moindre importance. Le maréchal d'aumont qui commandoit un camp volant du costé des villes Maritimes de Flandres, se saisit aussi de quelques Places fortes, aprés quoy le Roy mit le Siege devant l'Isle, qui est la Capitale de sa Flandres Gallicane.

Les Espagnols estoient déja si foibles, que leurs Places n'avoyent pas la moitié des Garnisons qu'il leur falloit pour se bien deffendre. A legard de l'Isle, ils l'avoyent un

peu mieux pourveûe & comme sa conservation leur estoit d'une grande conséquence, ils retirerent quelques Garnisons des Places les plus éloignées, & qu'ils croyoient en seureté, dont ils formerent un petit corps d'armée avec quoy ils se resolurent de secourir cette ville, le Roy Sachant qu'ils estoient en campagne, Manda au Marquis de Crequi qui commandoit quatre ou cinq mille chevaux du costé des ardennes, de se rendre incessament auprés de luy. Le Marquis de Crequi ayant receu des ordres si pressans Marcha jour & nuit pour y obier, & n'ayant qu'un petit corps & encore tout de Cavalerie ce qui n'est pas si embarrassant qu'une grande armée qui traisne aprés soy beaucoup d'Equipage, il fit tant de diligence qu'il ariva à l'Armée du Roy trois jours aprés avoir receu ses ordres.

Le Roy, qui n'epargnoit rien en es-

espions, ayant su que le Comte de Marsin à la teste des troupes d'Espagne s'avançoit aussi de son costé, détacha le Marquis de Créqui avec un corps de Cavalerie & d'Infanterie, pour aller occuper un passage; les plus braves de la Cour demandoient à estre de ce détachement, croyant bien qu'on y joüeroit des couteaux, mais le Roy retint leur ardeur & les obligea à demeurer au Siege, qu'il poursuivit cependant sans donner aucun relasche à l'ennemi. Marsin qui avoit marché d'abord à grandes journées, sachant que le Marquis de Créqui, s'estoit emparé d'un passage qui estoit le seul par où il pouvoit secourir l'Isle, sentit rallentir son courage d'autant plus que le poste estoit avantageux à l'ennemi & qu'il ne pouvoit entreprendre de l'y forcer, sans se mettre luy & son Armée en un danger tout évident. Cependant il ne laissa pas de s'avancer, & es-

tant arivé à trois quarts de lieüe du Marquis de Créqui, il planta son camp dans un lieu fort d'assiette, Mais qui ne luy semblant pas encore assés fort il le fortifia par de bons retranchemens mais à peine ses Soldats avoient ils mis la main à l'œuvre, que le Roy qui s'estoit rendu maistre de l'Isle par composition, fit passer des Troupes, au milieu de la Ville, ce qui leur abregeoit bien du chemin, & s'estant mis luy même à leur teste, il prit le Marquis de Créqui en passant & fût attaquer l'ennemi qui se prepara de son costé à le bien recevoir. Marsin qui estoit homme de guerre croiant d'abord qu'il n'avoit a faire qu'aux Troupes du Marquis de Créqui receut bravement les premieres Troupes qui s'avancerent pour forcer ses retranchemens, mais comme il entendit les Tambours des Mousquetaires dont il savoit la marche, & qu'il vit d'ailleurs la

mai-

maison du Roy qui estoit recon-noissable à la dorure qu'elle avoit, ce que n'avoient pas les autres Troupes, il fit sonner la retraitte & tacha qu'elle se fit avec le moins de confusion qu'il seroit possible; mais les François s'élançant dans ses re-tranchemens d'autant plus facile-ment qu'il n'y avoit plus personne pour les garder, se jetterent sur son Arrieregarde, ou ils mirent un grãd desordre. Marsin y accourut en di-ligence & comme il faisoit égale-ment le devoir de capitaine & de Soldat, tantost en donnant ses or-dres, tantost en combattant luy mesme lors qu'il se voioit pressé, peu s'en fallut qu'il ne tombat entre les mains de l'ennemi par la faute de son cheval qui s'estant cabré le ren-versa par terre. Enfin les Espagnols lascherent tout à fait le pied, & il y en eut cinq ou six cents de tués sur la place, deux cents qui moururent de leurs blessures, & trois ou quatre

cents prisonniers on présenta au au Roy six drapeaux & deux étandars qui avoient esté pris dans le combat & le Roy recompensa ceux qui les luy presenterent.

A prés la deffaite de Marsin le Roy marcha contre la Ville d'Alost, qui quoy qu'elle ne fust pas de grande deffense ne laissa pas de causer de la perte à l'ennemi, en effet les François tout glorieux de la prise de l'Isle & du succés du combat qu'ils avoient donne contre les Espagnols, se presenterent en plein jour devant la Ville à la portée du Mousquet, mais devant qu'ils se fussent mis à couvert on leur tua beaucoup de monde sans compter les blessés qui estoient en aussy grand nombre. La tranchée estant ouverte & les Batteries dresseés qui commencoient à foudroier la ville, elle se rendit au Roy qui y laissa garnison, ce qu'il auroit peu faire au commencement de la campagne, sans

ſans qu'il luy en eut couté un ſeul homme, car il avoit trouvé cette place abandonnée, mais il n'avoit pas crû qu'elle fut de ſi grande conſequence qu'elle eſtoit, ce qui ne ſe connoit que trop maintenant, puiſque c'eſt aujourd'huy le ſujet de la guerre dont nous ſommes memenacez; pour ne pas dire le pretexte. Aprés la priſe d'Aloſt le Roy ſe retira à Arras ou la Reyne l'attendoit, & il reprit de là le chemin de S^t.Germain en laye qui eſtoit le lieu où il faiſoit ſon ſejour.

Les heureux ſuccés que le Roy avoit eus pendant la campagne, joint à cela l'Eſtat pitoiable ou eſtoient les Eſpagnols qui ne pouvoyent pas mettre dix mille hommes enſemble, fit penſer aux Princes voiſins qu'il eſtoit de leur intereſt de s'oppoſer de bonne heure à ce que la France ne s'aggrandit pas d'avantage, ainſi pouſſez du méme eſprit qui leur avoit fait tant de fois

pren-

prendre le parti de la France contre les Espagnols, ils prirent alors le parti des Espagnols contre la France. Le Roy d'Angletterre, le Roy de Suede & les Hollandois firent un traitté ensemble qui fut nommé la triple Alliance, par lequel ils s'unirent non pas pour allumer le feu qui n'estoit déja que trop ardent, mais pour tacher de l'Esteinde & en cas que l'un des deux Couronnes s'obstinat à la Guerre, il estoit stipulé qu'ils se Declareroient contr'elle, clause qu'ils avoyent apposée exprés pour ne pas irriter la France, en temoignant que ce traité n'avoit esté conclu directement, que pour s'opposer à son ambition. Mais la France, qui savoit ce qu'elle en devoit juger, en fut si outrée, & particulierement contre les Hollandois, qu'elle accusoit d'avoir fait signer ce traitté aux autres, qu'elle résolut de s'en venger en temps & lieu, Cependant com-

comme elle n'estoit pas assez forte pour résister toute seule a ces trois puissances, elle fut obligée de promettre qu'elle mettroit les armes bas, si l'Espagne vouloit consentir de son costé qu'elle demeurat en possession de ses nouvelles conquestes; A la reserve d'Alost qu'elle offroit de rendre. Les Espagnols ne vouloyent point dàbord entendre parler de ce traitté, & n'estoient pas résolus de permettre que le droit de bienséance s'établit ainsi à leur préjudice; mais deux choses leur firent changer bientost de résolution, l'une, que pendant qu'on s'amusoit à parler d'Accommodement, la France s'estoit emparée tout d'un coup de la Franche comté, l'autre qu'une des trois puissances commençoit comme on dit à branler dans le manche, ayant esté gaignée par l'argent de France, auquel elle estoit plus sensible qu'à ses veritables interests. Les Ministres de

de Hollande qui estoient emploiez à ce traitté savent si j'impose rien contre la verité, & je sai que ce furent eux qui commencerent à s'appercevoir les premiers d'un cōmerce si honteux. Les Espagnols consentirent donc que le Roy Retint les Places qu'il avoit prises, à la reserve de la Franche comté, & de la comté d'Alost, qu'il avoit déja promis de leur restituer.

Aureste il faut savoir que la Franche comté avoit esté conquise en huit jours, mais ce qui avoit rendu cette conqueste si facile c'est que la France avoit Gaigné le Gouverneur, qui se Retira à Paris aprés avoir fait ce beau marché avec elle; mais comme on ayme beaucoup mieux la trahison que les Traistres, je crois qu'on ne luy tint qu'une partie de ce qu'on luy avoit promis, du moins me le suis je laissé dire par quelqu'un qui croyoit le bien savoir. Cependant ceux qui s'em-
plo-

ployoiēt pour la faire, firēt resoudre les Espagnols à consentir au traitté, de la maniere qu'il avoit esté proposé devant la prise de la comté, ils firent savoir à la France qu'il ne Tiendroit plus qu'à elle qu'on ne conclut la paix. La France hesitoit de rendre une si belle Province, mais estant nécessaire ou de se resoudre à la Guerre ou d'en passer par là, elle choisit le parti qui luy sembloit le plus Avantageux pour elle, qui fut de rendre cette nouvelle conqueste avec la comté d'Alost, selon qu'elle en estoit convenue. Ainsi la paix fut rendue à l'Europe par l'Entremise des Hollandois Particulierement, qui firent voir en cette rencontre, comme ils font voir encore aujourdhuy, une Fermeté digne de leur grand courage.

Mais avant que je passe plus avant, il faut que je die icy une vilenie que fit alors la France que la

Posteriré aura peine à croire, & que je ne croyros pas aussi moy méme, si je ne l'avois veûe de mes yeux. Il estoit porté par un Article du traitté que tout ce qui se trouveroit sur les terres de France au jour de la Ratification de la paix luy appartiendroit, & que ce qui se trouveroit Pareillement sur les terres d'Espagne appartiendroit à la Couronne d'Esgagne, la France voulant donc que cet Article tournat à son avantage fit mettre la coignée dans un bois de haute fustaïe qui estoit sur les terres d'Espagne avant que la Ratiffication fut venue, & le fit transporter sur ses terres, afin que quand la Ratiffication viendroit, elle put en disposer comme bon luy sembleroit. J'appelle à temoin Mr. le Duc d'Arschot ou Mr. le Prince de Chimay pour dire, si je dis rien icy contre la verité, car je sai bien que ce bois appartenoit à l'un ou à l'autre, mais je ne saurois

rois maintenant me ressouvenir à qui c'estoit des deux.

La Flandre ne fut pas seulement affligée de la Guerre cette année la, Dieu encore y envoya une Peste si horrible qu'il n'y avoit gueres de maison qui en fut exempte, cependant Dieu en preserve les François car quoy qu'ils fussent en Garnison dans les villes ou elle faisoit le plus de ravage & sur tout à Oudenarde, il n'y en eut pas un qui en fut attaqué. Il y en a qui attribuent cela à leur temperament qui est bien different de celuy des Flamans, pour moy je l'attribue à une permission de Dieu qui sauve les uns quand il luy plaist, de prendre les autres.

La Paix estant faite, comme je viens de dire, chacun jouït en repos du fruit qu'il en devoit esperer. Il ny eut que les Hollandois qui pour avoir travaillé au bien public, se virent en butte à la haine de la France,

ce, qui n'attendoit qu'une occaſion favorable pour faire agir ſon reſſentiment ; l'occaſion ou pour mieux dire le prétexte s'en rencontra bientoſt. Comme on n'imprime rien en France ſans permiſſion, des François meſme qui n'eſtoient peut-eſtre pas trop contens du Gouvernement ou peut-eſtre qui avoient receu quelque mecontentement particulier, firent mettre ſous la preſſe des libelles diffamatoires contre le Roy & ſes Miniſtres, & comme ils paroiſſoient eſtre imprimés à Amſterdam, le Roy en fit grand bruit comme ſi l'on ne mettoit pas au bas d'un livre le nom de tel Imprimeur que l'on vouloit. Il parut encore à quelque temps de la une eſtampe ou le Roy eſtoit tiré ſur un cheval ſans mors & ſans bride avec cette inſcription, il ne ſcait ou il va, comme ſi l'on eut voulu dire par là qu'il ne luy ſervoit plus de rien de faire tant de re-

veues pour ſurprendre quelqu'un, puis qu'il trouveroit par tout de la reſiſtance.

Mais de tout ce qui parut en ce temps là, car je n'en dis pas icy la centieſme partie, il n'y eut rien de mieux inuenté, ny de plus juſte que certaine Medaille où d'un coſté Mr. van Beuningue qui avoit eu le le plus de part au traitté dont j'ay parle cy devant de la triple Alliance eſtoit repréſenté, & de l'autre un Joſüé qui arreſtoit la courſe du ſoleil, avec ces mots Latins, *in conſpectu meo ſtetit ſol.* Or il faut ſavoir que le ſoleil eſtoit la deviſe du Roy de France, & que ceux qui avoient inventé cette Medaille vouloient dire par là que de meſme que Joſüé avoit arreté la courſe du ſoleil pour la deffaite des Philiſtins, de meſme Mr. van Beuninge qui s'appelloit Joſüé avoit arreté la courſe du Roy qui eſtoit ſur le point de détruire les Flamans.

Aureſ-

Aureste cette Medaille ne parut pas plustost au jour que la France fit de grandes menaces contre ceux qui l'avoient faite, & comme elle en accusoit les Hollandois, ils crurent qu'il estoit de leur honeteté de faire voir à tout le monde qu'ils n'estoient pas capables de ces sortes de choses, cest pourquoy ils chargerent leur Ambassadeur d'en desabuser le Roy & les Ministres, mais de prendre son temps à propos pour cela, afin qu'ils ne crussent pas qu'ils se fussent portés à cette excuse par la crainte de leurs menaces. cependant s'il en faut dire la verité, cette Medaille n'avoit jamais esté ny inventée ny fabriquée en Hollande, j'ay oüy dire qu'elle avoit esté faite à Rome & qu'elle estoit de l'invention des Italiens, qui estant dans le repos & dans les delices, s'il faut ainsi dire jusques au dessus de la teste, ne savent à quoy s'appliquer le plus souvent, si ce n'est

n'aſt à medire de leur prochain: d'autres veulent que ce fut l'effet du mécontentement de quelque François à qui l'on avoit peut-eſtre refuſé quelque choſe ou fait quelque mauvais traitement. Quoy qu'il en ſoit, je ſai toûjours bien qu'il n'y a pas une ſeule perſonne en toute la Hollande qui veüille tomber d'accord qu'elle ait eſté faite dans le Païs, ce qu'ils auoüeroient bien ſi cela eſtoit, veu que d'ailleurs ils ne ſe cachent pas trop de tout ce qu'ils ſont.

Le traité de paix dont j'ay parlé tantoſt ſubſiſtoit toûjours, mais avec tout cela on voyoit bien qu'en l'Eſtat ou eſtoient les choſes, il ne pouvoit pas encore ſubſiſter long temps; la France qui ſe ſentoit puiſſante faiſoit s'il faut ainſi dire tous les jours des Algarades à tout le monde, & il n'y avoit que le Roy d'Anglettere qu'elle menageat, parce qu'elle ſavoit qu'il eſtoit fort

ſur mer, & qu'il ſeroit d'un grand ſecours à celuy en faveur de qui il ſe déclareroit. Les Hollandois qui ſavoient toutes les demarches que la France faiſoit auprez de luy, tachoient de leur coſté a conſerver la bonne intelligence qui eſtoit entre les deux nations, mais ils faiſoient cela ſans baſſeſſe & comme des gens qui croient, comme auſſi il eſtoit vray, qu'il eſtoit auſſy avantageux aux Anglois de bien vivre avec eux, qu'à eux de bien vivre avec les Anglois.

Les choſes eſtoient en cet eſtat, quand il ſurvint un différent entre la republique & l'Angleterre au ſujet du commerce. La republique fit tout ce qu'elle put pour terminer au pluſtoſt cette affaire à l'amiable, mais comme le Roy d'Angleterre eſtoit inceſſament ſollicité par la France de luy déclarer la Guerre; il ſe tint ferme ſur le traité, tellement que voulant y donner la loy;

la Republique crut qu'elle devoit avoir recours à la France, dont l'interest estoit de ne point souffrir que le Roy d'Angleterre devint si puissant; la France amusa quelque temps l'Ambassadeur de la Republique comme si elle eut eu dessein de faire Alliance avec elle, mais comme ce qu'elle en faisoit n'estoit que pour avoir le temps de gaigner le Roy d'Anglettere qui se faisoit bien achepter, elle n'eut pas plustost fait son traité avec luy, qu'elle commença a faire paroistre clairement qu'elles estoient ses intentions.

Au reste je pourrois dire icy qu'il y auroit eu quelque manque de conduite du costé des Hollandois à l'égard du Roy d'Anglettere, avec qui l'on pouvoit accommoder les choses nonobstant ses grandes prétentions, mais comme je sai qu'il ne tint qu'à Mr. de With Pension-

naire de Holande, homme accredité dans la republique j'aurois tort de rejetter sur plusieurs ce qui ne fut la faute que d'un seul, car enfin il ne tint qu'à luy de terminer le different avec le Roy d'Anglettere, qui se relaschoit de beaucoup de choses en Faveur de Mr. le Prince d'Orange, pour qui il demandot quelque établissement, mais la jaloûsie de de With estoit si grande contre ce Prince qu'il prefera ses interests particuliers à l'interest commun. Ce n'est pas que ce ne fut un homme de grand esprit, & qui ne prévit bien tout ce qui pouvoit arriver d'une affaire, mais il avoit le cœur trop envenimé contre la maison d'Orange, à quoy j'Attribueray tous les malheurs qui survinrent bientost à la république; cependant je ne dirai pas icy comme beaucoup d'autres ont dit, que c'est qu'il avoit intelligence avec les François, car qu'on ne croye pas que pour faire ma

ma cour aux vivans, j'aille ici deterrer les morts pour leur faire leur Procez, ne croyez pas, dis-je, que j'aille asseurer une chose que je ne sai pas, & qu'il faudroit que je sceusse bien precisément avant que d'en parler; en effet une personne qui écrit & qui veut passer pour honnete homme, doit bien prende Garde à ne rien écrire dont il ne soit tres certain; ce n'est pas qu'on ne rapporte des choses bien souvent qui ne soient un peu problematiques; mais c'est à l'autheur à faire comprendre alors au Lecteur qu'on luy laisse la liberté d'en croire tout ce qu'il voudra.

Je dis Donc en parlant de Mr. de Wits, que quoy qu'il eut beaucoup d'esprit, il fit néanmoins une lourde faute en ne s'accommodant pas avec le Roy d'Angleterre, car à examiner les choses de prés ; ou il falloit qu'il le satisfit sur ce qu'il luy demandoit, ou qu'il fut seur de

l'Alliance des François, pour ne pas avoir tout en un mesme temps ces deux puissances sur les Bras, mais comme bien loin d'avoir pour luy les François c'estoient eux au contraire qui envenimoyent les choses, il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de contenter le Roy d'Angletterre, qui avoit demandé par plusieurs fois qu'on rendit à Mr. le Prince d'Orange les Charges que ses peres avoyent possedées, avec tant de reputation pour eux & d'utilité pour la Republique.

Au reste je fairois bien voir icy si je l'avois entrepris, qu'il ny avoit rien de si contraire au bien de l'Etat que d'avoir ainsi éloigné Mr. le Prince d'Orange des affaires, mais cõme on croyroit ce que je ne veux pas, qu'on croye, que ce que j'en fairois seroit pour captiver l'honneur de ses bonnes Graces, je me contenteray de dire qne si Mr. de With avoit prevariqué en qu'elque chose,

chose, c'estoit en celle là sans doute. Quoy qu'il en soit, la republique apprenant de toutes pars que la France & l'Angletere faisoient des preparatifs épouvantables pour luy porter la Guerre par mer & par terre, fit de son coté ce qu'elle crut devoir faire pour n'estre pas si tost accablée.

Mon deissein n'est pas de m'engager icy dans l'Histoire d'une Guerre aussi longue & aussi fascheuse que fut celle là, car quoy que j'aye esté present à beaucoup de grandes actions qui s'y sont passées, & que j'en puisse parler aussi asseurement qu'un autre, comme on a combattu en tant d'endroits, qu'un seul homme ne peut pas avoir esté par tout, il faudroit que je rapportasse bien des choses sur le temoignage d'autruy qui bien souvent est trompeur, chacun adjoutant ou diminuant ordinairement à son recit selon sa passion particulie-

re, & quelquefois ſelon l'amour qu'il a pour ſon païs, je ne paſſeray pas néanmoins ſous ſilence les choſes qui je croiray utiles à mon ſujet, qui eſt de faire voir l'Ambition de la France & les maximes dont elle ſe ſert pour Parvenir à ſes deſſeins.

Il eſt bon de ſavoir, que lors que les deux Roys reſolurét de declarer la guerre à la republique, ils ſe tenoient ſi ſeurs du ſuccez, que ſi l'on veut croire ce qu'on en dit alors, & & ce qu'on en dit encore aujourd-huy en quelques endroits, ils partagerent entr'eux les ſept Provinces avant que d'en avoir pris ſeulement une ſeule, mais qu'il en ſoit tout ce qu'on voudra, il eſt toûjours ſeur que la Republique n'eſtoit Gueres en eſtat de ſoutenir la Guerre, dont je rapporteray trois raiſons Principales. La premiere, & la plus forte eſtoit le peu d'union qu'il y avoit dans les Prin-

cipaux

cipaux de l'Eſtat, dont les uns ſuivoyent Aveuglement la paſſion de Mr. de With, & les autres au contraire Demandoient qu'on reſtablit Mr. le Prince d'Orange dans toutes les charges de ſes peres. Chacun ſait les conteſtations qui arriverent la deſſus, & enfin que la brigue des uns & des autres, n'ayant eu ny d'Avantage n'y le d'Eſavantage ſi cela ſe peut dire ainſi, Mr. le Prince d'Orange fut éleu Capitaine General de l'Eſtat, mais avec un pouvoir ſi limité qu'il eſtoit aiſé de juger que ſi Mr. de With n'avoit pu obtenir tout ce qu'il demandoit, du moins en avoit il obtenu une partie.

Mais ce qui fit voir néanmoins que ſon eſprit ne regnoit plus tant qu'il avoit fait autrefois dans les Reſolutions de l'Eſtat, c'eſt ce qui ſe paſſa quelque temps enſuitte & que je vais rapporter icy. Comme il s'apperçevoit de jour en jour que

Mr. le Pr. d'Orange s'acqueroit de Nouvelles Creatures par son esprit insinuant, par sa conduite honnete, & enfin par tant de bonnes qualités qui sont en sa personne; & que son Credit au contraire diminuoit tous les jours, il songea au moins de se mettre à couvert du juste ressentiment de ce Prince. Je sai qu'il consulta la dessus Mr. de Groot & une autre personne, qui Cependant a mon avis n'est pas grand Politique, & qu'ils le confirmerent tous deux dans la résolution qu'il avoit déja prise de faire faire une levée de douze mille hommes à la Province de Hollande, outre les autres levées qu'elle faisoit avec les autres Provinces. Son dessein en cela estoit d'estre toûjours Maistre de ces douze mille hommes, qui ne devoyent jamais sortir de Garnison, & il vouloit que Mr. le Prince d'Orange n'eut aucune authorité sur eux, c'est pourquoy il avoit déja jetté

jetté les yeux sur Mombas pour leur commander, dans la pensée s'ans doute qu'il ne pouvoit choisir un plus grand Capitaine pour demeurer en Garnison. Mais Mr. le Prince d'Orange à qui cette entreprise estoit de conséquence de toutes façons, mais Principalement à cause de sa charge de Capitaine General de l'Estat, à laqu'elle c'estoit vouloir donner atteinte, s'y opposa si Fortement, que tout ce grand dessein s'en alla en fumée.

La seconde raison qui devoit faire craindre à Mrs. les Estats de n'avoir pas un grand succez dans cette guerre, c'est qu'ils n'avoient presque point de troupes, pour garder tant de places fortes, dont leur petit païs est composé, celles qu'ils avoient d'allieurs estoient peu aguerries, semblant avoir participé au naturel des habitans, qui se sont tellement adonnés au commerce, qu'ils semblent estre incapables 2.

 main-

maintenant de tout autre métier : en effet, comme l'homme devient forgeron à force de manier le fer, de mesme doit on croire qu'un homme ne devient pas homme de guerre s'il ne se trouve souvent dans l'occasion. A cela, il sembloit pourtant y avoir un remede, qui estoit d'avoir recours aux Princes voisins qui avoient de bonnes troupes sur pied, & qui sembloient n'en avoir que faire, mais quand on y voulut, recourir, on trouva que ces Princes estoient si fort allarmés des desseins de la France, que ne sachant encore si elle ne porteroit point ses armes dans leur païs, ils furent bien aises de se tenir sur leurs gardes.

3. La troisiéme raison & la derniere, au moins de celles que j'ay résolu de rapporter, c'est qu'il n'y avoit point d'esperance d'avoir aucun secours des Princes plus éloignez, dont les uns estoit pension-

nai-

naires de la France & les autres si foibles & si timides, qu'il sembloit qu'ils eussent peur de la facher. M[rs]. les Etats avoient beau leur representer · que leurs interêts devoient estre communs contre un ennemi commun, qui aspiroit à la Monarchie universelle, ils estoient insensibles, s'il faut ainsi dire, ce que je ne trouve pas cependant fort étrange. Puisque mesme á present ils ne le sont gueres moins, quoy qu'on les ait depoüillés la pluspart de leur Souveraineté. L'Empereur prit feu néanmoins sur les consequences, qu'on luy fit remarquer des ce temps là, & dont nous voyons des suites si funestes aujourdhuy, · mais avoit il parlé un moment au pere Emerik, où à un Jesuite, qu'il n'estoit plus ce qu'on l'avoit veu un moment auparavant, ils luy faisoient un scrupule de conscience d'entreprendre la guerre en faveur d'une republique qu'ils ap-

pelloyent héretique, & il donnoit ſi bien dans tous les pieges qu'ils luy tendoient, que quand on venoit à le preſſer de rendre reponſe, on voyoit bien que ce n'eſtoit plus l'Empereur qui parloit, mais les moines qui parloient parla bouche de l'Empereur: il s'amuſoit ainſi, pendant que le Roy de France à la teſte de ſon Armée faiſoit trembler toute l'Allemagne voiſine du Rhin, à faire chanter dans ſon Cabinet un air de devotion, entouré de vingt jéſuites qui eſtoient juges de la mélodie & qui ne manquoient jamais d'applaudir à ces dignes occupations d'un Empereur, ce fut Donc par leur conſeil qu'il ne voulut point rendre de reſponſe Poſitive aux Hollandois, qu'il n'eut auparavant conſulté le ciel à Marienzel, où il ſe rendit avec des ſuperſtitions inconcevables, quoy que ceux qui aimoient ou ſa perſonne ou le bien de l'Empire euſſent taché de le deſabuſer en chemin.

Les Jeſuites ne le quittoient non plus dans ce voyage que l'ombre fait le corps; car comme ils le vouloient vendre& qu'il leur eſtoit impoſſible cependant de le livrer, s'il prenoit une fois des réſolutions dignes d'un Empereur, ils s'efforçoyent d'entretenir ſes ſuperſtitions afin d'accomplir leur ouvrage. Une fois méme qu'il eſtoit arivé un courier qui apportoit des nouvelles preſſées, l'Empereur luy fit dire qu'il eut à attendre & qu'il eſtoit occupé à d'autres affaires, on ne ſavoit cependant quelles affaires ce pouvoient eſtre, car on n'avoit veû entrer perſonne avec luy, mais une heure aprés & méme je ne mentirois peuteſtre pas de dire une heure & demie, on vit ſortir quatre jéſuites, & quand ces Meſſieurs là furent ſortis on fit entrer le courier.

Mais pour revenir au voyage de Marienzel, chacun s'attendoit

a voir prendre à l'Empereur une réſolution conforme aux ſentimens que les jeſuites tachoient de luy inſpirer, quand un de ſes principaux miniſtres, dont je ſuis au deſeſpoir d'avoir oublié le nom, pour le rendre recommandable à la poſterité s'aviſa d'une ruſe aſſés ingenieuſe, pour l'exciter à faire une fois l'Empereur. Il avoit receu pendant la nuit un courier qui luy apportoit la nouvelle des grands ſuccés que la France avoit eûs en Hollande, & de quelques intrigues qu'elle faiſoit en Allemagne, mais differant de luy en parler juſques à ce qu'il fut preſt d'aller à l'Eglize, depeur que les jeſuites ne tournaſſent encore ſon eſprit, s'ils avoyent le temps de l'Entretenir, il luy monſtra les nouvelles qu'il avoit receües comme il alloit à la meſſe faiſant ſemblant qu'elles ne faiſoient que d'ariver, & ſans attendre que l'Empereur luy en eut demandé ſon avis,

avis, il luy dit qu'il n'y avoit plus à déliberer la dessus amoins qu'il ne voulut perdre l'Empire avec tous les païs hereditaires; chacun ne savoit dequoy il entretenoit l'Empereur, mais eut bien desiré de le savoir, parce qu'on le voyoit parler avec chaleur & méme avec quelque sorte d'emportement, mais ce ministre estant bien aise que tous ceux qui estoient là presens qu'il croyoit bien intentionnés luy aidassent a détruire les mauvais conseils que les jesuites pouvoient avoir donnés à l'Empereur, il leur fit part en méme temps de ce qui se passoit, & l'on n'entendit plus aprés cela autre chose autour de luy sinon qu'il n'y avoit plus de temps à perdre & qu'il falloit déclarer la guerre aux François.

Les jesuites n'estoient point là pour estre consultés sur une affaire si importante, ils estoient déja allés à l'églize, croyant qu'il n'y auroit

point

point d'autre inſpiration que la leur, mais l'Empereur s'y eſtant rendu tout échauffé des nouvelles qu'il venoit d'apprendre ne s'y ſouvint plus des leçons qu'ils luy avoyent données. Les choſes ſe firent Cependant dans toutes les formes, comme ſi veritablement il eut attendu quelque inſpiration du ciel. Car aprés s'eſtre proſterné le viſage en terre, & avoir demeuré quelque temps en cette poſture, il prit un crucifix entre ſes mains, le baiſa trois ou quatre fois, puis le regardant fixement comme s'il luy eut du reſpondre, il éleva tout d'un coup ſa voix & dit, O Dieu de Miſericorde & de bonté, aprends moy, ſi je dois aujourdhuy entretenir la paix ou declarer la guerre. Serois-je inſenſible aux entrepriſes de la France, & faut il qu'elle m'oſte la Couronne imperiable, Que tu m'as miſe ſur la teſte, ſans que je m'efforce de la conſerver. Il n'en dit pas d'avan-

vantage, mais en recompense il baisa encore son crucifix trois ou quatre fois, s'enclina comme il avoit déjà fait, puis se relevant encore tout à coup il se tourna vers le peuple & luy dit que c'en estoit fait, que Dieu vouloit qu'il fit la guerre, mais qu'il prenoit ce mesme Dieu a temoin que ce qu'il en faisoit n'estoit point par ambition.

La priere de l'Empereur qui n'avoit pas esté bien longue avoit extremement plu aux Jesuites, qui estoient accusés de se plaire d'avantage à la cour des Princes qu'à l'eglize de Dieu; en effet, ceux qui savent l'origine de la querelle qui s'est emeüe n'agueres entre le Roy de France & le Pape l'attribuent à la crainte qu'ils avoyent que ce Pape-cy, qui n'estoit pas si jesuite que les precedens, ne les obligeat à faire ce que font les autres moines, c'est à dire a chanter à la messe, à dire des vespres en Public, à se relever la

nuit pour chanter matines, & enfin à toutes autres fonctions monachales, que je ne ſai point, ny que je ne ſauray jamais, n'ayant jamais eſté moine n'y n'ayant aucune envie de le devenir. Ils diſent que les Jeſuites ayant déja receû quelques Marques que le Pape ne les aymoit point pendant, qu'il n'eſtoit encore, que Cardinal, en furent encore plus perſuadés peû de temps aprés ſon exaltation, ayant parlé dans une aſſemblée de Cardinaux de leur donner un protecteur comme aux autres moines, c'eſt à dire un homme qui prit garde à leurs actions & qui en put rendre compte. Au reſte il n'y auroit rien de plus utile ny de plus neceſſaire pour le bien de la Crétienté, car nous ne verrions point aujourdhuy, ſi cela eſtoit, tant de brigues dans toutes les cours des Princes, ou nous Remarquons des hommes qui veulent qu'on croye qu'ils ont renoncé au monde,

ſe

se melent néanmoins non seulement des affaires d'Estat, mais encore des affaires des particuliers, nous ne verrions pas tant de maris broûillés avec leurs femmes, tant de femmes broûilles avec leurs maris, tant d'enfans d'ésobeissans à leur peres, tant de peres dénaturez envers leurs enfans, car enfin leurs charmes s'estendent jusques à pervertir l'ordre de la nature aussi bien que l'ordre des Monarchies, mais ils ont peû de soucy de tout ce qu'on peut penser de leur conduite pourveû qu'ils viennent à bout de leurs pernicieux desseins. J'en pourrois bien dire d'autres choses & qui ne seroient pas moins véritables que celles là, mais comme il n'y a personne qui ne sache que tout ce qui se passe aujourdhuy de funeste dans l'Europe est le triste effet de leurs conseils Abominables, il vaut mieux que je passe tout ce que j'aurois à dire sous silence. Pour laisser agir l'imagi-

magination, qui est remplie d'une si grande jdée de leur méchanceté, que tout ce que j'en pourrois dire, n'est qu'une bagatelle en comparaison de ce que chacun s'en dit à soy méme.

Mais pour revenir à leur conduite envers le Pape, comme ils virent qu'il parloit déja de leur donner un Protecteur, ils assemblerent leurs meilleures testes & résolurent de luy susciter tant d'affaires qu'il n'eut pas le temps de songer seulement à eux, & comme il n'y avoit personne dans l'Europe plus capable de faire trembler la cour de Rome que le Roy de France, qui faisoit déja trembler tant d'autres états, ils luy insinuerent, par le moien du Pere la chaize son confesseur, que le Pape, faisoit tous les jours des entreprises sur son authorité, & que s'il ne s'y opposoit de bonne heure, il estoit à craindre qu'il n'en fit tous les jours de nouvelles. Un chanoine de Pamiers dans la Comté de Foix

Foix vint a mourir tout à propos pour broüiller les affaires, ils firent pourvoir le Roy à ſon benefice quoy que ce ne fut pas luy qui eut coutume d'y pourvoir, & l'Evêque y aiant pourveu de ſon coſté ce qu'il eſtoit en droit de faire ſelon l'uſage, ils animerent ſi bien le Roy contre l'Eveſque, qu'il fut proſcrit en meſme temps.

Le Pape qui eſtoit non ſeulement jaloux de conſerver les droits dont il eſtoit en poſſeſſion, mais encore de ſuivre la louable coutume de ſes prédeceſſeurs, en ont tant uſurpé, qu'ils ſe trouvent aujourd'huy égaux aux plus grands Rois, pour ne pas dire ſuperieurs, crut qu'il y alloit de ſon authorité à ne pas ſouffrir qu'on maltraittat un éveſque qui avoit fait ſon devoir. Voila donc en meſme temps les Armes de Rome en campagne, j'entends un grand nombre de brefs, qu'on appelle en cette Cour là les armes ſpirituelles, mais pour qu'el-

les ne fissent pas beaucoup de progrés, ce qu'elles auroient peu faire si elles n'eussent point trouvé de résistance, on leur opposa en mesme temps une mesme armée, c'est adire force decrets de la Sorbonne, dont la pluspart des Docteurs estoient prests de faire tout ce que le Roy vouloit en bons & fidelles sujets, c'est à dire sans entrer en connoissance de cause. Il y en eut néanmoins, & des plus vieux, qui ayant succé l'Amour de Rome avec le laict refuserent de signer un acte qui avoit esté arreté dans le Clergé, & qu'un Président accompagne de quelques conseillers du Parlement de paris apporta en Sorbonne, pour estre en-registré, mais comme on ne vouloit point de gens qui resistassent à la volonté du Roy, les uns furent envoiez dans les Pirenées pour tenir compagnie aux ours, les autres dans lès Alpes, & enfin le reste dans les Provinces les plus éloignées du Royaume.

Si je voulois icy rapporter la ſuite de cette grande affaire, il faudroit que j'entrepriſſe de faire un fort gros volume, car j'aurois à y faire voir le zele du Clergé de France au ſervice du Roy & leur rebellion contre le Pape, des Lettres du méme clergé en témoignage de leur attachement inviolable à la fortune de Loûis le grand,& de leur mépris envers Rome, des Theſes ſoutenües en ſorbonne toutes contraires à celles qui ſe ſoutenoient auparavant, le General des Jeſuites refractaire aux ordres du Pape,& ſoumis aux ordres du Roy, enfin une ſi grande diſpoſition dans le Clergé & dans la nobleſſe à ſecoüer le joug de l'obeiſſance Romaine, que ſi le chancellier de France n'eut remonſtré au Roy qu'un ſi grand changement ne ſe pouvoit faire dans l'Etat ſans faire peut eſtre ſoulever le Peuple,qui en matiere de Religion y eſt attaché juſques à la ſuperſtition,

quoy que bien ſouvent il ne ſache aucuns points de ſa croyance, il y avoit grande apparence que le Pape alloit perdre & les Annates, & tout ce qu'il retire d'un ſi grand Royaume, mais comme le recit de tant de choſes m'engageroit à tout un autre ſujet que celuy que je me ſuis propoſé icy, j'en reviendray aux Jéſuites, & diray pour ſuivre le fil de ce qui les regarde, qu'autant qu'ils avoyent eſté édifiés de la courte priere de l'Empereur pour les raiſons que j'ay deduites cy devant, autant furent ils mortifiez de la reſolution qu'il avoit priſe de faire la guerre, car enfin quoy qu'ils ſuſſent mieux que perſonne qu'il eſtoit non ſeulement de ſon intereſt, mais encore de la gloire de ne pas ſouffrir toutes les entrepriſes que la France faiſoit tous les jours contre l'Empire, comme ils faiſoient profeſſion de ſe mettre toûjours du coſté du plus fort, il y avoit déja quelque

temps

temps qu'ils avoyent abandonné les interests de la maison d'Austriche, à qui la fortune commençoit à tourner le dos pour embrasser ceux de la maison de France, à qui elle paroissoit favorable.

Je n'entreprendray pas de rapporter icy toutes les brigues qu'ils firent dans la Cour de l'Empereur, pour empécher l'effet de la résolution qu'il avoit prise, quoy que ce seroit peut-estre une chose assez curieuse à savoir, mais je diray seulement, que pour retarder la marche des Troupes qui se devoient joindre à celles du Marquis de Brandebourg, qui venoit d'embrasser la deffense des Hollandois, ils luy mirent dans l'esprit qu'il n'auroit pas plustost degarni la Frontiere de Hongrie, que les Turcs, qui y avoient des intelligences secretes, profiteroient de l'occasion, sans se soucier de la tréve qui estoit entre les deux Empires. Et comme ce Prince estoit foible d'esprit & dis-

posé à prendre les premieres impressions qu'on luy donnoit, il se mit cette pensée si fortement en teste que quoy qu'il ne fut pas si ignorant des affaires du monde qu'il ne vit bien que le Marquis de Brandebourg ne pouvoit rien faire sans luy, il ne laissa pas de laisser ses troupes dans leurs quartiers, pendant que le Marquis de Brandebourg à la teste luy méme des siennes alloit chercher de l'honneur & de la gloire.

Tous les grands de l'Empire, du moins ceux qui estoient fideles à l'Empereur ne se pouvoyent empécher de dire tout haut leur sentiment d'un procedé si éxtraordinaire & si rempli de foiblesse, Cependant comme ils faisoient toutes sortes d'efforts pour détromper l'Empereur, & qu'il estoit à croire qu'ils en viendroient a bout, veû que ce qui luy enveloppoit les yeux estoit si Grossier qu'il n'y avoit que luy qui s'en peut aveugler, les Jesuites

suites craignant de voir échoüer tous leurs desseins, changerent alors de batterie, & voyant que la crainte qu'il avoit conceüe d'abord des Turcs alloit s'evanouir bientôt ils luy donnerent des nouvelles appréhensions des forces de Pologne, adjoutant que celuy qui commandoit à ces peuples ne verroit pas plustost les Troupes de l'Empire occupées vers le Rhin, qu'il se jetteroit sur les Provinces qui estoient à sa bien séance, quand ce ne seroit que pour témoigner à la France par cette diversion la reconnoissance qu'il avoit des services qu'elle luy avoit rendus en le faisant élever sur le trosne. Ils adjoutoient à cela l'intelligence qui paroissoit entre le Roy de France & le Roy de Pologne, le pouvoir que la Reyne de Pologne qui estoit Françoise avoit sur l'Esprit du Roy son Mary, & enfin les Brigues que faisoient les François pour faire ar-

mer cette Couronne contre l'Empire.

Toutes ces Remonstrances jetterent l'Empereur dans de nouvelles irresolutions, il venoit de donner des ordres pour faire sortir les Troupes de leurs quartiers, mais il leur envoya un contr'ordre devant qu'elles eussent fait encore grand chemin.

Cependant les François s'étoient mis en Campagne, & estant entrés dans les Provinces unies, ils avoyent separé leurs forces en trois, pour embrasser plus de païs; le Roy commandoit un corps d'Armée, le Prince de Condé un autre, & le Viconte de Turene le dernier. Le premier estoit animé par la presence du Roy, le second par la reputation du Prince de Condé, & le troisiesme par la confiance qu'on avoit en la sagesse du Viconte de Turene, qui d'ailleurs estoit un des plus grands Capitaines de son

siécle;

ſiécle; mais ce qui rendoit encore toutes ſortes d'entrepriſes plus faciles aux François, c'eſt qu'ils ne trouvoient perſonne en Campagne qui leur tint teſte, & ſi peu de reſiſtance dans les villes, que cela à donné lieu de croire qu'ils avoyent intelligence dans la pluſpart; pour moy je n'aſſureray point que cela fuſt, ou non, mais je diray ſeulement qu'il y en avoit une grande préſomption dans ce que fit d'Oſſery qui commandoit à Rhinbergue, qu'il rendit ſans attendre le Canon, quoy que la ville eut plus de quinze cents hommes de Garniſon avec d'aſſez bons Officiers pour les commander.

Mais ſi quelque choſe fut capable de faire ſoupçonner quelque intelligence, ce fut ſans doute ce qui ſe paſſa au paſſage du Rhin, car ſi je veux éxaminer ce que fit Monbas qui avoit eu ordre de s'y rendre, & ce qu'il rapporte luy

méme pour se justifier, je trouve qu'il est absolument coupable ou du moins bien ignorant dans le metier de la guerre, Il dit qu'ayant receu ordre de Mr. le Prince d'Orange de se rendre au Tolhus, il s'y rendit avec le peu de troupes qu'il luy avoit donné, & y attendit celles qu'il luy avoit encore promises pour deffendre le passage, mais que ces Troupes ne venant point, il vit bien qu'il ne luy avoit donné ce commandement que pour le perdre, ce qui le fit resoudre à demander à Messieurs les Etats qui estoient députés auprés de ce Prince, de vouloir l'envoyer ailleurs où il put acquerir plus de gloire.

Pour moy qui estois present au passage, j'ay peine à souffrir qu'on me dise qu'il falloit beaucoup de monde pour empécher de passer les François. Si l'Escadron qui marcha contre les vingt ou vingt cinq Cuirassiers qui estoient passés les Premiers

miers, les eut poussez jusques au milieu du Rhin, au lieu de demeurer sur le bord comme il fit, il n'en falloit pas davantage pour empécher de passer les autres, qui ne filoient encore qu'un, à un, mais ayant eu l'imprudence ou la lachété de ne pas s'avancer plus avant, il donna le temps aux François, qui s'etoient retirés dans l'Eau, de se grossir davantage, puis lacha le pied quand ils revinrent contre luy.

Ainsi ce n'est pas une raison à Monbas de dire qu'il n'avoit pas assez de forces pour deffendre le passage, puis qu'il en avoit plus qu'il ne luy en falloit, comme je viens de montrer, mais accordons luy ce qu'il demande, & convenons puis qu'il le veut que Mr. le Prince d'Orange luy eut donné ce Commandement pour le faire perir, qu'est ce que cela conclud, qu'il se pût retirer comme il a fait; qui est l'Homme de Guerre assés novice dans le

metier qui ignore, que quand un Genéral l'a envoyé une fois à un poste il est obligé de le garder jusques à ce que le mesme Genéral le fasse relever, car que Monbas ne pretende pas que l'ordre de Messieurs les Etats le puisse excuser, Messieurs les Etats ont droit de commander à Mr. le Prince d'Orange qui est leur Capitaine General, mais c'est au Capitaine Genéral à commander aux gens de guerre, & je ne crois pas qu'un Deputé de Mrs. les Etats s'ingerat de donner un commandement contraire à celuy que le Capitaine Genéral à donné, ou bien il s'exposeroit, s'il s'addressoit à un homme qui seut son métier, à voir mepriser son commandement.

Nous pouvons donc conclure de là, de trois choses l'une, la premiere que Monbas ayant quitté le Rhin, faute que Mr. le Prince d'Orange, luy eût Envoyé le renfort qu'il luy avoit

avoit promis, estoit un homme sans cœur & sans expérience, puisque l'expérience luy devoit apprendre qu'il luy falloit peu de monde pour garder un passage comme celuy là, & que s'il eût eu du cœur, il auroit méprisé un petit peril pour acquerir une grande gloire.

La seconde qu'on doit inferer, c'est qu'apres avoir esté commandé par le Capitaine General de l'Etat pour occuper un poste d'une si grãde importance, il falloit qu'il fut bien ignorant dans le métier pour croire, qu'il pouvoit l'abandonner à la veüe d'un ordre mandié & accordé par une personne qui ne sait pas mesme la discipline, & que l'Etat envoye plustost pour donner ordre aux affaires politiques qu'aux affaires militaires, ou n'entendant rien luy mesme, il s'en rapporte à celuy entre les mains de qui il a remis le commandement des Armes.

La troisiesme conclusion qu'il

y a à tirer de là, c'est que si Monbas n'estoit ny lasche ny ignorant de son metier, ce que je veux bien m'imaginer pour luy faire plaisir, du moins estoit il coupable de trahison. Et ce qui fairoit croire qu'il en seroit bien quelque chose, c'est qu'il avoit fait l'hiver precedent un voyage à Paris, où il avoit veú Mr. le Prince de Condé quoy que je ne sache pas qu'il en fut connu auparavant. Je n'ay pas seu méme qu'il ait eu l'honneur de le voir depuis si ce n'est quand il se sauva de Nieurbruk. car les Princes aussi bien que les autres ne font gueres de cas des Traistres.

Mais passons sous silence une Campagne si remplie de desolation & de misere, aussi bien le ressouvenir de tant de choses funestes ne sauroit plaire ny aux uns, ny aux autres, car si d'un costé les Hollandois n'aiment pas qu'on leur renouvelle la memoire de tant de discor-

des intestines, les François, de l'autre n'ont pas grand sujet de desirer qu'on les fasse ressouvenir d'un nombre infini de fautes qu'ils firent en ce temps là, & ausquelles nous sommes redevables aujourd'huy du salut des Provinces Unies. Mais nous pouvons dire icy que ce fut un coup de la main de Dieu, qui en voulant sauver cet Etat sauvoit en mesme temps le reste de l'Europe, en effet il n'y a eu que Dieu seul qui ait esté capable de troubler le jugement des François à un point que de faire les fautes qu'ils firent, car nous ne Lisons pas dans aucune histoire une pareille chose que celle qui se passa à Muiden, dont la prise entrainoit celle d'Amsterdam, & celle d'Amsterdam celle de toutes les sept Provinces, Cependant aprez que quatre de leurs cavaliers se furent rendus Maistres de cette place, au lieu d'y jetter Garnison, ils se mirent à cou-

rir la païs d'alentour pour le piller, mais s'appercevant alors de la faute qu'ils avoient faite, ils voulurent revenir à Muiden dont il leur fut impossible de s'emparer, par ce que les Hollandois y avoient envoyé du monde.

On attribua cette faute au Marquis de Rochefort Lieutenant General & Capitaine des Gardes du corps, qui commandoit les François dans la Province d'Utrecht, & qui n'avoit pas beaucoup d'experience; en effet on remarquoit que comme il estoit toûjours incertain de ce qu'il devoit faire, il faisoit monter six mille hommes à cheval quand il n'en falloit que deux mille, & ainsi fatiguoit beaucoup ses troupes sans en retirer aucun proffit, car comme il avoit peur de ne pas réussir, il aimoit mieux s'en retourner bien souvent sans rien faire que de hazarder quelque chose, cette conduite faisoit que les troupes l'appelloient

le General Pacifique, mais quand il ne commandoit pas en chef, il estoit aussi entreprenant qu'un autre, ce qu'il en faisoit n'estant que manque d'experience, & non pas manque de courage.

La beveüe de Muiden fut cause que le Marquis de Rochefort fut rappellé d'Utrecht, mais comme il estoit des parens & des bons amis de Mr. de Louvois, il n'en fut pas plus mal à la Cour, & on luy donna au contraire le Gouvernement de Lorraine, Mr. de Luxembourg fut envoié à sa Place, homme plus connu par les cruautés qu'il fit en Hollande, que par ses grands exploits, non pas que je veüille dire que ce ne soit un fort brave homme, mais il n'en savoit gueres d'avantage que Mr. de Rochefort, ce que l'on a toûjours reconnu quand il a commandé un corps au dessus de dix mille hommes, au reste entreprenant & fort different en cela de ce-

luy

luy dont il avoit pris la Place.

Cependant il faut ſavoir que Mr. le Prince d'Orange, aprés avoir fait arreſter Mombas ſur le ſoupçon qu'il avoit de ſon intelligence avec les ennemis, luy faiſoit faire ſon Procez, & il y avoit grande apparence qu'il alloit ſervir d'éxemple aux autres, quand Monbas, ſoit qu'il ſe ſentit coupable comme il eſt Vraiſemblable de croire, où qu'il eut ouy dire qu'il n'y avoit rien tel que d'eſtre en liberté, ſongea à corrompre ſes gardes pour avoir moien d'échapper; l'Hiſtoire de ſa fuitte eſt fort agréable & fort divertiſſante à cauſe de pluſieurs incidents qui luy ariverent; mais comme cela ne fait rien à mon ſujet, je diray ſeulement, qu'aprés avoir traverſé ſix lieües de païs ayant toûjours de l'eau juſques à la ceinture & quelquesfois d'avantage, il ſe ſauva à Utrecht & de la à Arnhem où

eſtoit

estoit Mr. le Prince de Condé, qui avoit esté blessé au passage du Rhin. Il vit ce Prince à quatre heures du matin, demeura avec luy plus de deux heures, & se retira de là à Cologne. Mais faisons un peu icy quelque reflection, & voyons si cette entreveüe avec tout ce qui s'en est ensuivi, n'est pas une preuve indubitable de l'intelligence qu'il avoit avec les ennemis.

Si Mombas eut esté fidele, comment luy, qui venoit de porter les armes contre la France, de qui il estoit né sujet, se fut il allé remetre entre les mains du Prince de Condé? n'avoit il pas lieu de croire qu'il le fairoit arreter, & qu'une Couronne qui deffend qu'aucun de ses sujets soubz peine de la vie n'aille servir chez les étrangers, se montreroit bien plus severe envers luy, qui non seulement estoit refractaire à cette ordonnance, mais qui avoit en-

encore tiré l'épée contr'elle il y avoit si peu de temps. Je sai bien qu'il a dit à quelqu'un qu'il avoit esté saisy de cette crainte, & que c'estoit mesme pour cette raison là qu'il ne s'estoit pas arreté à Utrecht. Mr. de Luxembourg, à qui il avoit fait dire qu'il s'estoit sauvé de Niuerbruk; & à qui il avoit demandé la protection, ayant répondu qu'il ne luy conseilloit pas de venir dans un lieu ou il eut quelque credit, parce qu'il seroit obligé de le faire arrester.

Mais examinons encore cet article, & voions si ce n'est pas comme on dit vouloir jetter de la poudre aux yeux que de dire ces sortes de choses; Monbas se sauve à Utrecht, il y entre en plein jour, traverse toute la Ville, va loger ce me semble, au Pallais Royal où il avoit coutume de loger quand la Ville n'estoit pas aux François, il fait dire au Duc de Luxembourg, qu'il

qu'il s'est sauvé, luy demande sa protection, & il veut qu'on croie que le Duc de Luxembourg n'ait pas su qu'il y estoit, mais que luy ayant fait dire qu'il se donnat bien de garde d'y venir, il fut obligé de s'en aller à Arnhem, disons plustost que comme c'estoit Mr. le Prince de Condé qui s'estoit meslé de toutes choses pendant l'hiver précedent, Mr. de Luxembourg croyant que c'estoit à luy encore à s'en mêler, fut bien aise que Monbas s'adressat directement à luy, non pas qu'il n'eut bien voulu entrer dans cette intrigue, mais parce qu'il avoit peur que cela ne choquat Mr. le Prince, dans les bonne graces de qui il avoit interest de se conserver.

Mais poursuivons un peu cette affaire, & voions s'il y a quelque apparence de dire que Monbas fut innocent; il va trouver le Prince de Condé, luy fait dire par Desroches Capitaine des Gardes de ce Prince qu'il

qu'il seroit bien aise d'avoir l'honneur de l'entretenir, & en un mot se livre éntre ses mains luy qui devoit demeurer d'autant plus sur ses Gardes, qu'il venoit d'en estre averti par Mr. de Luxembourg; cependant comme si le Prince de Condé n'eut pas eu les mesmes mesures à garder que le Duc de Luxembourg, il le voit, s'entretient avec luy familierement de toutes choses, & aprés luy avoir promis sa protection, luy conseille de se retiter à Cologne jusques à ce qu'il ait pu porter le Roy à luy pardonner.

C'est icy que je demanderois volontier à Monbas s'il est assés fol de croire que les autres le fussent assés pour adjouter foy à ses parolles, en effet comment peut on s'imaginer que Mr. le Prince de Condé eut voulu non seulement luy conseiller de se retirer à Cologne, s'il n'eut fait tout cela de concert avec la

Cour, qui estoit bien aise qu'on ne crut pas que tous les heureux succés qu'elle avoit eus en Hollande, fussent un effet de l'intelligence secrette qu'elle avoit avec Monbas, car dites moy en quel hazard autrement se mettoit le Prince de Condé, à qui on n'eut pas manqué de faire des affaires d'avoir veû non seulement un homme qui estoit proscript, mais de luy avoir encore enseigné un lieu de retraite. Concluons de tout cela que Mombas estoit veritablement coupable, mais adjoutons en méme temps que comme il y en avoit bien d'autres que luy dans l'Estat, ce fut ce qui luy donna la facilité de se sauver de Nieurbruk, ces autres personnes ayant employé pour cela tout ce qui estoit en leur pouvoir, de peur qu'il ne vint à les accuser quand il se verroit une fois sur l'échaffaut.

Cependant on ne le laissa pas beaucoup de temps à Cologne, car com-

comme on croyoit que c'estoit assés d'avoir sauvé les apparences en divulgant qu'il avoit esté obligé de se sauver bien loin, on le rappella aussi tost, & il eut ordre d'aller trouver le Duc de Luxembourg qui ne luy temoigna pas cependant une grande confiance. Il estoit pourtant fort assidu à luy faire sa Cour, s'offroit à luy rendre service jusques dans les choses les plus viles & les plus abjectes, & il ne tenoit pas à lui pour peu qu'on eut voulu adjouter foy à ce qu'il disoit, qu'on ne le crût pour un homme de grande importance, enfin autant qu'il avoit pris de soin auparavant à cacher sa trahison, autant faisoit il gloire alors de la faire éclater, il demandoit à Mr. de Luxembourg qu'il luy donnat deux mille hommes pour aller attaquer Mr. le Prince d'Orange à Niuerbruk, se ventant qu'il traverseroit toute l'inondation qui estoit depuis Wordes jusques à cette

cette ville, & le ſurprendroit ainſi par derriere, pendant que Mr. de Luxembourg de ſon côté l'ataqueroit en teſte, mais Mr. de Luxembourg, qui, outre qu'il ne le croyoit pas grand Capitaine, n'avoit pas aſſés de confiance en luy pour luy donner ainſi deux mille hommes, tachoit de rabatre ſes ſalies guerrieres, dont il eſtoit d'autant plus étonné, qu'elles commençoient a luy prendre a l'age de cinquante cinq ans.

A quelque temps de là Mr. le Prince d'Orange réſolut d'aſſieger Wordes, à la priſe duquel les François avoient tué de ſang froid le Baillif qui s'eſtoit avancé pour leur enfermer les portes. Cette entrepriſe fut conduite avec beaucoup de ſageſſe, Mr. le Prince d'Orange ayant ſurpris la vigilance du Duc de Luxembourg qui s'eſtoit mis en campagne pour jetter des troupes dedans; mais comme le Duc de Luxem-

xembourg ne ſavoit ſi ce n'eſtoit point à Naerden qu'en vouloit Mr. le P. d'Orange, parce qu'il en avoit pris le chemin, il tourne du coſté de cette ville, & pendant qu'il s'y acheminoit, Mr. le Prince d'Orange inveſtit Wordes, & y établit ſes quartiers. Ie rapporte cette affaire là, pluſtoſt que beaucoup d'autres, parce qu'il y ariva à Mombas une avanture qui faira voir en quelle eſtime il eſtoit dans l'éſprit des François auſſi bien que dans l'eſprit de ceux de Hollande; d'abord que le Duc de Luxembourg ſut que Wordes eſtoit aſſiegé, il reſolut de le ſecourir, quoy que la choſe parut difficile par deux raiſons, la premiere, parce qu'il n'avoit que peu de monde avec luy, l'autre parceque le chemin pour y aller eſtoit fort eſtroit, & que d'aillieurs les Hollandois ſe retranchoient déja à la teſte; Cependant comme il ne manquoit pas de hardieſſe, il ſe réſolut

ſolut de donner quelque choſe à la fortune ; pour cet effet il detacha le Marquis de Genlis Maréchal de Camp pour aller raſſembler des quartiers voiſins le plus de troupes qu'il luy ſeroit poſſible, & luy ayant donné un rendez-vous & une heure pour s'y rendre, il s'achemina de ce coſté là, où il attendit longtemps le Marquis de genlis ſans le voir venir ; comme il ne luy falloit pas grande choſe pour le faire jurer, il prit ſujet de là de parler du nom de Dieu, dont il ne parloit Gueres ſans cela, il dit cent choſes facheuſes du Marquis de Genlis, le menaça hautement de le perdre à la Cour, & n'oſant l'accuſer de lacheté parce qu'il y avoit là beaucoup de gens qui luy en euſſent donné un ſecret démenti, il l'accuſa d'intelligence avec l'ennemi, mais en parolles couvertes & vagues, aux-quelles perſonne ne vouloit reſpondre parcequ'on voyoit

bien de quel esprit cela partoit; enfin comme il eut deschargé sa bile a force de dire des injures & des blasphemes, il assembla un petit conseil de guerre composé du Comte de Saux, du Marquis de Castelnau, du Comte de Milly, du cadet Stoupe, & de Monbas; celuy cy comme estant capable d'estre le géographe du païs dans lequel il avoit demeuré plus de vingt ans, ceux-la comme personnes propres non seulement à donner conseil, mais encore à exécuter le conseil qu'ils auroient donné: l'on proposa là ce qu'on devoit faire, s'il estoit plus expedient de passer outre que de reculer, à quoy sembloit incliner le Duc de Luxembourg à cause que Genlis luy avoit manqué de parolle; comme ce conseil, à la reserve de Monbas n'estoit composé que de jeunesse, ils furent tous d'avis de donner, & Monbas se conforma à leur sentiment parce qu'il

qu'il eut esté tout seul du sien. Sur ces entrefaites, le Comte de la Mark, Mêtre de Camp du Regiment de picardie, qui commandoit dans Wordes, dépecha un homme au Duc de Luxembourg, avec des Lettres par lesquelles il l'informoit, que Mr. le Prince d'Orange avoit déja élevé deux forts à la teste de l'inondation, dont l'un estoit gardé par le Comte de Horne General de l'artillerie, & l'autre par Zuilestein General de l'infanterie, & comme il falloit que le secours arriva par l'un de ces deux endroits, le Duc de Luxembourg demanda à Monbas, de qui il croyoit qu'il auroit meilleur marché ou du Comte de Horne, ou de Zuilestein; Monbas, ravi de pouvoir parler, ce qui ne luy arivoit pas bien souvent, quoy qu'il fit toûjours ce qu'il put pour trancher du néceſſaire, dit au Duc de Luxembourg que son avis estoit d'atta-

quer Zuilestim, parce qu'il beuvoit quelquefois, & ne se tenoit pas si bien sur ses gardes que pouvoit faire le Comte de Horne, qui estoit un homme qui ne dormoit point & qui demeuroit toûjours à lerte.

Le Duc de Luxembourg ayant résolu de suivre ce conseil, non pas qu'il fit fonds sur ce que Mombas luy avoit dit, mais parce qu'il luy estoit indifferent d'attaquer Horne ou zuilesteim, fit marcher ses troupes sur la chaussée qui va d'Utrecht à Wordes, ayant le Canal de Wordes à une main & les prairies à l'autre, mais qui ressembloient entierement à une mer, à cause que tout estoit inondé, il y avoit déja du temps. Comme il fut à Demie lieve des ennemis, il fit alte pour envoyer reconnoistre devant que s'engager plus avant, chacun s'attendoit que Monbas demanderoit à y aller, tant pour donner des Marques de son courage que pour faire voir son zele

zele à Mr. de Luxembourg, mais ſoit qu'il eut peur qu'il n'eut pas aſſés de confiance en luy pour s'en rapporter à ce qu'il diroit, où qu'il fut bien aiſe de ne ſe pas commettre comme un ſimple Soldat, il laiſſa prendre cet employ à deux ſergens que donna le comte de ſaux, de la bravoure & de la fidelité de qui il repondit à Mr. de Luxembourg.

Ces Soldats s'avancerent à la faveur de la nuit juſques à la portée du mouſquet du fort de zuileſtein, mais ſachant bien qu'à moins que de s'avancer d'avantage ils ne pouroiēt rendre des nouvelles aſſurées de ce qu'on deſiroit ſavoir, ils ſe jetterent dans l'inondation l'un d'un coſté, l'autre de l'autre, où faiſant le moins de bruit qu'il leur eſtoit poſſible, de peur d'eſtre découverts, ils remarquerent qu'il y avoit un moulin devant le fort ou l'on avoit quelques retranchemens & mis quelques palliſſades, que dans l'Inondation il y

avoit une maison où l'on avoit placé des mousquetaires qui voyoient le fort en Flanc,afin que quand les ennemis iroient à l'attaque on leur put tuer de là beaucoup de monde, & qu'enfin le fort estoit de terre, mais bien pallissadé avec un fossé devant & du canon, ensorte que quoy qu'on n'eut pas eu beaucoup de temps à le mettre en estat, il y avoit apparence néanmoins qu'il fairoit beaucoup de resistance.

Aprés que les 2. sergens eurent rapporté ce que je viens de dire, Mr. de Luxembourg prevoyant qu'on luy tueroit bien du monde, de la maison qui estoit au milieu de l'inondation, résolut de la faire attaquer & méme il y alla luy mesme afin d'animer les Soldats par sa presence; cependant il fit un détachement pour marcher contre le moulin, & luy ayant donné du monde pour le soutenir, il commanda à ceux qui estoient auprés de luy, de se

ſe jetter dans l'inondation pour monſtrer le chemin aux troupes. Mombas s'y eſtant jetté des premiers, n'eut pas fait cinq ou ſix pas qu'il cria à Mr. de Luxembourg qu'il n'y avoit pas beaucoup d'eau & qu'il pouvoit y entrer, Mr. de Luxembourg le crut, mais ayant fait un faux pas un moment aprés, on ſe mit à crier que Mombas eſtoit un traiſtre & qu'aprés avoir trahi les Holandois, chez qui il n'oſoit plus ſe monſtrer, il tachoit de regaigner leur bonnes graces, en faiſant perir les troupes de France avec leur General. On adjouta des menaces à ces reproches & méme quelques coups aux menaces, tellement que le Duc de Luxembourg ne pouvant oſter cette impreſſion des eſprits qui en eſtoient prévenus fortement, fit commendement à Monbas de ſe retirer d'auprés de luy, mais comme il ne vouloit pas le perdre d'honneur entierement,

il prit prétexte de l'envoyer porter des ordres aux troupes qui marchoient contre le moulin, aprés quoy il continva de marcher sous un autre guide.

Le calme estant remis par ce moien dans les esprits, chacun cótinua de marcher au rang ou on l'avoit posé & la maison estant attaquée en méme temps que le moulin, on empécha ceux qui estoient dedans de songer à prendre l'ennemi en flanc, pour pourvoir à leur deffense; la resistance fut grande, & dãs le moulin & dans le fort; mais les François ayant attaqué encore plus vigoureusement, ils prirent l'un & l'autre & y mirent le feu, afin comme je crois d'avoir le plaisir d'entendre dire qu'ils avoyent non seulement surmonté les eaux par leur courage, mais qu'ils avoient encore triomphé de cet élement par un élement contraire. Quoy qu'il en soit ce fut pourtant une chose qui leur

leur couſta cher, car les gens de Zuileſteim qui avoyent tiré juſques là au hazard & s'il faut ainſi dire a la boulle veüe, ayant alors la Flamme qui leur ſervoit comme de Guide, ne tiroient plus guere de coup qui ne portaſt, ſur tous les Canoniers qui ne chargeoient plus qu'à Cartouches; ce qui commença à jetter bien du deſordre dans l'ennemi, enfin il eſtoit a croire que cela l'alloit non ſeulement rebuter mais encore obliger à prendre la fuitte, ſi Mr. de Luxembourg ne fut venû pour le raſſurer, il ſe mit luy méme à la teſte & l'ayant Encouragé par ſon éxemple, chacun le Remarqua comme ſi de rien n'eut eſté, Milly qui avoit l'Avantgarde avec le Regiment de Normandie dont il eſtoit Colonel, ſe jetta dans les Retranchemens de Zuileſteim avec beaucoup de courage; mais comme il tachoit de rompre une palliſſade pour pouvoir aller plus avant, il

receut un coup dans la cuiſſe dont il mourut peu de temps aprés. Le malheur de Milly n'étonna point ceux qui eſtoient commandés pour le ſoutenir, & ayant rompu les palliſſades, ils prirent le fort d'aſſaut, à la deffenſe duquel Zuileſteim perdit la vie, aprés avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave homme. Monbas voulut ſe vanter que c'eſtoit luy qui l'avoit tué parce qu'il croyoit qu'on ne pouvoit pas avoir remarqué pendant la nuit tout ce qui s'eſtoit paſſé, mais Mr. le Comte de Saux qui avoit eu affaire à luy porta témoignage, que c'eſtoit un Sergent de ſon Régiment, à qui méme il ſe tenoit bien obligé, ne ſachant comme il ſeroit ſorti de cette affaire, s'il n'eſtoit venû à ſon ſecours.

Par ce moyen Wordes fut ſecouru, avec beaucoup de réputation pour Mr. de Luxembourg: mais avec peu de ſatisfaction de quantité d'Offi-

d'Officiers qui s'y eſtoient ſigna-lés, & entr'autres du Comte de Milly, car le Duc de Luxembourg ayant oublié, ſoit par deſſein ou par hazard, de parler de luy dans le détail qu'il en envoya au Roy, Milly en conceut tant de chagrin, que ſa bleſſure qui n'eſtoit déja que trop Dangereuſe en empira encore tous les jours. Il diſoit à tous ceux qui l'alloient voir que le Duc de Luxembourg l'avoit perdu d'honneur pour toute ſa vie, qu'ainſi la vie luy eſtant ennuieuſe, tout ce qui pouvoit luy arriver de plus favorable eſtoit de mourir bien toſt. Le Prince de Condé ayant ſu ces choſes par quelqu'un qui les luy manda, écrivit en méme temps à Milly pour qui il avoit de l'eſtime, qu'il avoit tort de prendre ſi fort à cœur une choſe que le Duc de Luxembourg avoit faite ſans deſſein, que toute la France eſtoit perſuadée de ſa bravoure, & qu'il

eſtoit preſt d'en compter à tout le monde, luy qui l'avoit veû tant de de fois dans l'occaſion. Milly lût cette lettre avec une joïe incroyable, dit à chacun que le Prince de Condé luy rendoit ſon honneur, & la fourant entre ſa coëffe de nuit & ſon bonnet, il ne ſouffrit point qu'on l'a luy oſtat juſques à ce qu'il eut rendu l'Eſprit.

Au reſte, j'ay oublié de dire une choſe, qui ariva au ſecours de Wordes, & qui fait voir combien il y a peu de diſtance quelquefois entre la victoire & la deffaite. Aprés la priſe du fort de Zuileſteim, un certain bruit s'eſtant répandu parmi les François qu'il y avoit encore un fort entre Wordes & l'armée, il parut une ſi grande conſternation parmi les Soldats que chacun démandoit pluſtoſt à s'en retourner qu'à paſſer plus avant; le Duc de Luxembourg ne ſachant pas trop luy méme ce qu'il devoit faire, prit con-

conseil des principaux Officiers de son Armée, & ceux-cy luy ayant temoigné qu'il ne falloit rien précipiter avant que d'estre seur de ce qu'on apprehendoit, le firent résoudre à envoyer reconnoistre. Le Duc de Luxembourg choisit pour cela une personne, que je nommerois bien, si je voulois, en qui il avoit beaucoup de confiance; mais qui ne repondit pas néanmoins à ce que chacun en attendoit, car ayant rencontré en chemin la Palme Lieutenant Colonel du Regiment Hollandois de la Marine que le Comte de Horne envoyoit au secours de Zuilesteim, ne sachant pas encore qu'il eut perdu & son fort & sa vie, il pleya lachement, & revint dire au Duc de Luxembourg que tout ce qu'on luy avoit dit estoit veritable; quil y avoit encore un autre Fort & qu'il ne pouvoit arriver à Wordes sans l'emporter auparavant. On ne sauroit croire la terreur qu'il re-

pandit dans les Troupes par cette nouvelle qui confirmoit ſi bien ce qu'on en avoit déja appris, le Duc de Luxembourg aſſembla le Conſeil de Guerre la deſſus, & chacun y eſtoit d'advis de ne rien hazarder davantage, à quoy le Duc de Luxembourg concluoit luy meſme ſachant bien qu'il en pouvoit rejeter toute la faute ſur le Marquis de Genlis pour luy avoir manqué de parole; mais comme on eſtoit ſur le point d'executer cette reſolution, deux Cavaliers que le Comte de la Mark avoit détachez pour ſavoir à quoy il tenoit que le ſecours n'entrat dans la ville, arriverent de Wordes, & remirent le calme dans les eſprits, par l'aſſeurance qu'ils donnerent que ce nouveau fort n'eſtoit qu'un fort imaginaire. Chacun n'en doutant plus aprés cela, on commença à parler mal de celuy qui avoit eſté envoyé pour reconnoiſtre, mais comme il avoit

la protection de Mr. de Luxembourg cela ne paſſa pas le Camp, & ce General n'eut garde d'en donner avis à la Cour, ce qui auroit fait caſſer cet Officier.

Mr. de Luxembourg n'en uſa pas de méme à legard de Mr. de Genlis qui fut éxilé, mais comme il s'excuſoit ſur ce qu'il luy avoit eſté impoſſible de raſſembler ſes Troupes dans ſi peu de temps que luy avoit donné Mr. de Luxembourg, ſon éxil ne dura pas longtemps, & il reſervit bientoſt aprés, comme ſi rien n'euſt eſté.

Mais paſſons ſoubs ſilence tant d'autres évenemens ou tantoſt la fortune fut favorable aux François & tantoſt leur fut contraire, diſons ſeulement que leur conduite fut ſi pitoiable, que quoy qu'ils fuſſent entrés en Campagne avec une Armée de ſix vingt mille hommes, & qu'ils n'en euſſent pas perdu deux mille, leurs forces eſtoient néan-

moins

moins tellement ſeparées à cauſe de l'avidité qu'ils avoyent à conſerver leurs conqueſtes, que cela ouvroit le chemin aux Hollandois de reconquerir leur païs, pour peu de ſecours qu'ils euſſent tiré de leurs voiſins.

Entre ceux qui les animoient à faire quelque choſe de glorieux, les Eſpagnols ſe monſtroient les plus affectionés ; non ſeulement par l'antipatie qu'ils ont naturellement contre les François, mais encore par les inſultes qu'ils en recevoyent tous les jours, car leurs Armées campoient indifferément ſur les terres d'Eſpagne & ſur celles des Hollandois, ceux qui les conduiſoient ne ſe mettant pas en peine de donner ſujet de plainte à une nation qu'ils eſtimoient foible & hors d'Eſtat de s'en reſſentir. Mr. le Prince d'Orange, qui par la mort de de With, que le peuple avoit ſacrifié comme luy imputant tous les

les malheurs qui estoient survenus à l'Estat avoit esté élevé à une supreme grandeur, ne cherchoit de son costé qu'à soustenir par quelque grande action l'estime que les Peuples avoyent conceû de sa personne. Pour cet effet il pressoit le Comte de Monterei Gouverneur des Pais-bas Espagnols, de se déclarer; mais celuy cy reculoit toûjours en arriere, soit qu'il se defiat du succés, ou plustost parce qu'ils ne pouvoient convenir ensemble de quel costé ils porteroient leurs Armes, chacun desirant que ce fut de celuy qui leur estoit favorable; cependant comme il estoit de conséquence de ne pas perdre le temps, qui ne se recouvre jamais, & sur tout à la guerre où il ne faut qu'un seul moment pour tout changer, ils tomberent d'accord à la fin d'attaquer Charlesroy, ce qui estoit avantageux à l'un & à l'autre, parce que si les Espagnols se délivroient par

ce

ce moyen là d'une place qui donnoit entrée aux François dans leur païs les Holandois de leur costé asseuroient leurs Frontieres qu'on ne pouvoit attaquer, s'ils se rendoient maistres une fois de cette place, parce que c'estoit là où les ennemis faisoient tous leurs Magasins, & assembloient tous leurs Convois. Par là aussi ils pouvoient esperer, que non seulement ils auroient plus de facilité doresnavant de faire la guerre, mais méme que les François seroient obligés d'abandonner leurs Conquestes, parce que n'ayant plus le moien de faire le siege de Mastricht, sans quoy ils ne pouvoient esperer vraisemblablement de faire subsister tant de places, toutes ces places se perdroient d'elles mesmes, le païs n'estant pas suffisant pour leur fournir tout ce qu'il leur falloit.

Les choses estant concertées avec tant de prudence à ce qu'il sem-

ſembloit, il ne reſtoit plus que de les executer avec ſageſſe, & c'eſt ce que fit Mr. le Prince d'Orange de ſon coſté, mais il y eut beaucoup à dire qu'il ne fut ſecondé des Eſpagnols comme il falloit & comme ils luy avoyent promis. Néanmoins, à ſon égard, aprés avoir repandu le bruit dans ſon Armée qu'il en vouloit à Tongres & à Maſeik pour dégager Maſtricht, qui eſtoit bloqué par le moien de ces deux places au deſſus & au deſſous de la Meuſe, (car quoy que Tongres ne ſoit pas ſur cette Riviere comme il n'en eſt pas beaucoup éloigné, il faiſoit le méme effet que s'il eut eſté deſſus) il obligea Montal Gouverneur de Charlesroy de ſe jetter dans Tongres, aprés quoy il marcha contre Charlesroy, qui eſtoit dénué de la preſence de ſon Gouverneur, & où d'aillieurs il y avoit une tres foible garniſon.

La ſurpriſe de la France fut extraor-

traordinaire a cette rencontre. Il lui ſembla que ce coup n'eſtoit point le coup d'eſſay d'un jeune Prince, qui ne pouvoit pas avoir encore beaucoup d'expérience, & que c'eſtoit au contraire celuy d'un Capitaine conſommé dans le métier. Cependant comme la perte de cette Place entraiſnoit pour elle d'eſtranges ſuittes, outre qu'elle donna ordre à toutes les Garniſons d'alententour de marcher au ſecours en diligence, tous les braves de la Cour prirent la poſte pour avoir leur part de la gloire, mais il n'eſtoit pas néceſſaire qu'ils ſe preſſaſſent ſi fort, tout le ſuccés de l'affaire, ne pouvoit conſiſter qu'en une diligence extraordinaire, qui devoit obliger les Eſpagnols qui eſtoient ſur les lieux à faire trouver toutes choſes preſtes pour le ſiege. Mais comme ils ſont lents naturellement, le Canon n'ariva que deux jours aprés que la place fut inveſtie, & ayant donné

le

le temps par là aux Troupes de s'assembler, & à Montal de se jetter dedans, il fallut lever le siege & remporter autant de honte de cette entreprise qu'il y avoit d'honneur à acquerir.

Cela fit voir des ce tems là, à Mr. le Prince d'Orange le peu de fonds, qu'il y avoit à faire sur la parolle des Espagnols, qui ont continué depuis a faire toûjours la mesme chose, car ne sait on pas que dans tous les combats où ils se sont trouvés, ils ont plustost apporté du desordre que du secours; ne furent-ils pas trouvés à la Bataille de Senef pillant les bagages de leurs Alliés, & ne fut on pas obligé d'en faire pédre un assés bon nombre pour donner exemple aux autres. Mais où leur foiblesse parut toute entiere ce fut dans les excuses qu'ils firent à la Frãce immédiatement aprés le succés malheureux du siege de Charleroy, car non seulement le Conseil d'Espagne

pagne desavoüa le Comte de Monterey, mais offrit mesme de le destituer de son gouvernement pour appaiser la France, qui faisoit grand bruit de ce qu'il avoit ainsi osé prendre les Armes. Cependant elle ne vouloit pas que les Espagnols songeassent à repousser la force par la force, ce qui leur est néanmoins bien inutile y ayant une telle malédiction sur eux, qu'il semble qu'ils portent malheur à ceux qui prennent leur parti.

Dans le temps que tout cecy se passoit, Mr. de Brandebourg estoit à la teste de son Armée forte de vingt cinq mille hommes, attendant toûjours que l'Empereur mit la sienne en Campagne, ce qu'on tenoit pour tout assuré, aprés en avoir pris si solemnellement la résolution dans le Pelerinage de Marienzel, mais il fut fort surpris d'apprendre que ce Prince avoit changé de sentiment, prévenu des fortes Allar-

mes

mes que luy avoient donné les Jesuites qui n'avoient, comme j'ay déja dit, que trop de pouvoir sur son esprit. Cela l'obligea donc à songer de son costé à s'accommoder avec la France dont les forces estant superieures aux siennes, il ne pouvoit vray semblablement se flatter d'un heureux succés tant que ceux qui l'avoit excité le plus puissament à prendre les armes luy tourneroient ainsi le dos, car quoy qu'il y eut esté sollicité d'abord par les Hollandois, la Maison d'Autriche s'estoit jointe tellement à leurs sollicitations, qu'on eut dit qu'il s'agissoit plustost de ses interests que de l'interest de ses voisins; ce qui donnoit cependant un grand sujet d'admiration à ceux qui faisoient reflection sur les choses passées & sur les choses presentes: car ils estoient tout étonnez de voir qu'une Nation qui en avoit tant haï une autre qu'elle en avoit fait assassiner les

les chefs par plusieurs fois, fut si fort changée, qu'elle allat mandier elle méme du secours dans les Cours des Princes en faveur de ceux qu'elle avoit taché d'opprimer par toutes sortes de voies; mais s'ils avoient lieu d'estre étonnés en ce temps là, ils auroient encore bien plus de lieu d'estre étonnés maintenant en voyant, ce qui se passe, car pour peu de reflection qu'on veuille faire sur la conduite des Espagnols, n'est ce pas une chose surprenante qu'ils soient obligés d'avoir recours aujourdhuy à ces mesmes Hollandois à qui ils ont servi si souvent de boureaux, & qu'aprés avoir taché, tant de fois inutilement de les exterminer, ils soient contraints, d'avoüer à present qu'ils ne subsistent plus que par leur secours, en effet il n'y a personne assés aveuglé pour ne pas voir que c'est aux Hollandois à qui est dû aujourd'huy le salut de la Flandres, & que sans eux

il y auroit déja longtemps que les François s'en seroient rendus Maistres.

L'accommondement du Marquis de Brandebourg avec la France ne fut pas des plus difficiles à faire, car comme la France ne demandoit rien sinon qu'on ne se meslat pas des affaires des Holandois, elle donna ordre à Mr. de Turene, qui pressoit un peu le Brandebourg, de le laisser en repos, à condition, comme il s'y offroit, de demeurer neutre pendant la guerre, pourveû qu'on luy rendit les places que la France lui tenoit dans la Duché de Cleves, comme Wésel & quelques autres de moindre importance, cet accommodement fait à ces conditions Mr. de Brandebourg se retira dans ses Etats, & Mr. de Turene en deça du Rhin.

Il sembloit par là que toute sorte de secours fut interdit aux Holandois, mais, comme il arrive souvent

 que

que des choses produisent des efets tout contraires à ceux pourquoy on les a faites, de méme arriva t'il que ce qui devoit haster la perte des Provinces Unies fut ce qui hasta leur salut; car la France, pour se mettre à couvert à l'advenir de semblables entreprises ne garda plus de mesures avec aucun Prince de l'Empire; elle s'empara de Treves & de Bonn; & quoy que l'Electeur de Cologne eut semblé consentir à l'invasion de cette derniere place, on savoit néanmoins quil y avoit esté forcé, & que si l'Evesque de Strasbourg n'eut pas eu tāt de pouvoir sur son esprit, il eut pris peut estre des resolutions plus dignes de sa naissance, & plus conformes à ses interets; quoy qu'il en soit, tous les Princes de l'empire s'excitérent les uns les autres à ne pas souffrir que la France empiétat d'avantage sur leur liberté; il ny eut que Mademoiselle de Savoie, dont j'ay parlé
cy

cy devant, qui avoit épouzé le Duc de Bavieres, qui ayant un grand pouvoir sur l'Esprit de son mari, & qui, se ressouvenant encore de l'amitié que le Roy de France luy avoit témoignée autresfois, fut bien aise de luy donner des marques de sa reconnoissance en cette rencontre, car elle empécha que la Bavieres n'entrat dans la ligue qui se formoit contre la France, sous condition toutesfois que Mr. le Dauphin épouzeroit sa fille.

Cette ligue fit changer de face aux affaires des François; l'Empereur pressé par tant de Princes se fit chef de cette ligue, & comme le Brandebourg n'avoit fait son traitté qu'à cause qu'il se voyoit abandonné de tout le monde, il ne vit pas plustôt que tout le monde entroit ainsi en lice contre la France, qu'il resolut aussi d'y entrer.

Un des premiers objets des armes de cette ligue, fut le siege de Bonn, par la conqueste de qui on

delivra non seulement l'Allemagne de l'esclavage François, mais encore les Villes que cette Couronne avoit conquises sur la Hollande la Campagne précedente; car comme elles recevoient par là des munitiõs de guerre & de bouche, & qu'elles n'en pouvoient avoir par la Meuse, où les Espagnols tenoient Charlesmont & Namur, il fallut songer à les abandonner, & mesme avant que l'Armée des Alliés qui estoit nombreuse, ne s'emparat des passages pour empécher le retour des Garnisons, Mr. de Luxembourg qui estoit le plus avant dans le païs où il s'estoit signalé par des cruautés inouïes, sur tout à la prise de Suammerdam & de Bodegrave, fut le premier qui receut les ordres de se retirer, il y obeït promptement, sachant bien qu'estant aussi haï des Peuples qu'il l'estoit, il ne fairoit pas seur pour luy de demeurer là, si la fortune estoit une fois contraire à

la

la France; mais Mr. le Maréchal de Bellefonds s'estant montré un peu plus retif, parce qu'il s'imaginoit que ce commandement n'estoit pas conforme aux interests du Roy, merita d'estre exilé pour vouloir penetrer plus avant qu'on ne vouloit.

Ces heureux succés furent balancés par la perte que les Alliés firent de la Ville de Mastricht & de la Franche Comté, Province appartenant aux Espagnols, qui estoient aussi entrés dans la ligue, mais qui ne l'avoient gueres rendue plus forte pour cela, car ils n'avoient n'y forces ny discipline & cependant leur vanité alloit jusques à vouloir qu'on les estimat l'àme du parti, mais si cela eust esté, c'eut été un parti qui eût eu l'ame sur les levres & tout prest à expirer.

Je ne raporteray point, comme j'ay déja dit, tous les differens succés de la guerre, car outre que ce

seroit m'engager dans un travail dõt j'aurois peur de ne pas sortir à mon honneur par les raisons que j'ay deduites cy devant, qu'est ce que cela serviroit à cet ouvrage, dont le but n'est que de faire voir les entreprises & la mauvaise foy de la France depuis qu'elle aspire à la Monarchie Universelle. Je diray cependant en passant que si elle à eu plus de bonheur que de malheur pendant tout le cours de cette guerre, c'est que notre Union étoit une Union mal unie, chaque Prince ayant ses interests particuliers en recommandation, & se souciant fort peu de l'interest commun.

En effet si l'on en eut voulu croire le feu Duc de Lorraine, qui estoit sans doute un grand Capitaine, mais malheureux, on n'auroit ny perdu la Comté, ny eu tous les malheurs qui arrivent dans la suite: car au lieu de venir faire la guerre en Alsace comme on vint, il falloit selon son avis

avis s'acheminer droit en Lorraine, ou toute la Nobleſſe l'attendoit preſte à monter à cheval pour ſon ſervice, paſſer de là en Comté, y eſtablir le ſiege de la guerre, & porter la terreur de ſes armes dans le cœur de la France, où l'on auroit fait des courſes quand on auroit voulu. On auroit obligé par là les ennemis à tenir un grand corps dans la Duché de Bourgogne, & ils ſe ſeroient mangés eux meſmes, au lieu qu'ils mangérent les Alliés qui furent obligés, comme on dit, à Mettre la Nappe: l'Empereur ayant voulu de ſon authorité, qu'on portat la guerre en Alſace, [redacted] par les meſmes raiſons peut-eſtre que l'on devine bien, & qu'il n'eſt pas néceſſaire de rapporter icy, qui portoient le Duc de Lorraine à deſire, qu'on vint faire la guerre en ſon païs, L'Empereur ſouhaïtoit, qu'on conquit l'Alſace qui étoit un fief de la Maiſon d'Auſtriche, qui-

avoit esté cedé à la France par la Paix de Munster. Quoy qu'il en soit, l'experience fit voir que quelque veüe qu'eut eû en cela le Duc de Lorraine, il avoit toûjours raisonné en grand Capitaine, au lieu que l'Empereur n'avoit raisonné ny en Capitaine ny en Politique, car du moins en portant la guerre d'un autre costé il devoit estre assuré par où il secourroit la Comté en cas qu'elle vint à estre attaquée, mais il y avoit si peu preveu, que quand l'Armée de France s'y fut renduë, on commença à faire des négociations avec les Suisses, auprés de qui n'employant que des paroles pour les toucher, au lieu des autres moiens ausquels on sait qu'ils se rendent, ils ne voulurent jamais ouvrir les passages, faisant voir en cela autant de Bestise, si cela se peut dire ainsi, que d'Interest.

La perte de cette belle Province entraisna aprés soy des suittes ex-

extremement fascheuses, car le Duc de Lorraine, qui voyoit que toute esperance luy estoit interdite par là de rentrer jamais dans son païs, se detacha entierement du parti, j'entends d'inclination, car pour l'apparence il y demeura toûjours, ne sachant peut-estre où aller pour estre mieux, & certes je rapporteray la dessus des choses que tout le monde ne sait peut-estre pas aussi bien que moy. En effet il y en à beaucoup qui ignorent qu'aprés la prise de la Comté, le Duc de Lorraine envoya à la Cour un Gentilhomme qui avoit esté autres fois son Page, & qui s'appelloit ce me semble Cevillette, pour offrir d'abandonner le parti si l'on vouloit luy permettre de se retirer où en France ou en Lorraine, pendant que la guerre dureroit, luy donner des appointemens convenables à un Prince de sa naissance, & le remettre en possession de son païs, la

paix arrivant, aux conditions qui avoient esté proposées longtemps avant la guerre, dont il seroit superflu de parler icy, parce que cela ne regarde point mon sujet.

Au reste quoy que toutes ces conditions ne plussent aucunement à la France, elle ne laissa pas d'écouter l'Envoié secret du Duc de Lorraine, comme si elle eut eu de l'inclination à favoriser son Maistre, elle luy repondit qu'elle estoit ravie de voir que le Duc rentrast dans ses veritables interests, mais que pour de certaines considerations, il luy estoit impossible quant à present d'écouter ses offres, premierement, parce qu'elle avoit soin de son honneur à qui ses envieux ne manqueroient jamais de vouloir donner quelque atteinte, si au plus fort de la guerre comme on estoit alors, il estoit le seul à regarder ce qui se passeroit dans l'Europe. Neanmoins si son intention estoit veritable-

ment de s'attacher à la France, qu'il commençat à retirer son fils le Duc de Waudemont des mains des Espagnols, aprés quoy on conviendroit bientost des pensions qu'il demandoit, & d'un équivalent pour la Duché de Lorraine, ou des conditions pour le remettre dans ses états. Or on ne vouloit ny rompre tout à fait avec luy en s'éloignant de ses propositions qui estoient tout à fait ridicules, veû l'Estat où estoient alors les choses, ny aussi entierement le rebuter, car en le rebutant on s'en faisoit un ennemi irreconciliable, ce qui n'estoit pas de la Politique, parce qu'on ne savoit pas de quelle maniere les choses pouvoient tourner, & en s'accommodant, on se faisoit un notable préjudice par plusieurs raisons, la premiere, parce que s'il estoit une fois retiré en France, c'estoit un esprit capable d'exciter les Peuples à la sedition & de se

mettre à leur teſte, ce qui eſtoit plus à craindre pour la Cour, que tout ce qui pouvoit arriver d'ailleurs. La ſeconde, parce qu'on pretendoit pouvoir enttetenir commerce avec luy, & decouvrir par ſon moyen tout ce qui ſe paſſeroit dans l'Armée des Aliés, & enfin, parce qu'eſtant ſuſpect comme il l'eſtoit déja dans ſon parti où il ne trouvoit rien de bien fait, principalement depuis la perte de la Comté, il y entretenoit de deffiances & des jalouſies entre les Princes, à qui il ne ceſſoit de remonſtrer, que la guerre ne ſe faiſoit point pour eux mais pour l'Empereur, qu'il ne parloit point pour ſes intereſts, quoy que ce qui luy eſtoit arrivé fuſt aſſés ſuffiſant pour les rendre ſages à ſes deſpens, mais qu'ils conſideraſſent ſeulement de quelle maniere eſtoit traitté l'Electeur Palatin, qui croyant éloigner la guerre de ſon païs avoit

avoit quité l'Alliance de la France pour entrer dans leur Union, qu'il estoit mangé des uns & des autres, persecuté de la Garnison de Philisbourg, sans avoir pu obliger jusques là l'Empereur à y mettre le siege, quoy que ce fut une des conditions de son traité, & cela parce que l'Empereur estoit obligé par le méme traité à remetre cette place à l'Evesque de Spire, à qui elle appartenoit devant que d'estre à la France, qu'autant leur en pendoit devant les yeux, si tout de mesme que l'Empereur n'agissoit que pour ses intérests, ils ne songeoint de leur costé à faire leurs affaires; qu'en tout cas une bonne paix valloit mieux qu'une guerre dont tout le profit devoit tomber sur un seul, & toute perte sur les autres.

Comme la France savoit donc bien ce que son mécontentement estoit capable de produire, elle ne voulut rien conclurre avec luy, &

l'entretint cependant de belles espe-rances. A quelque temps de là l'af-faire de Treves arriva, je veux par-ler de la déroute du Maréchal de Créqui, qui mettoit les affaires des Alliés à un si haut point, qu'il sem-bloit qu'ils devoient pénétrer jus-ques au cœur de la France, mais ce-luy qui leur avoit fait le mal, y ap-porta bientost le remede, j'entends le Duc de Lorraine, car aprés avoir gaigné la Bataille, & dit devant tout le monde, que c'estoit à ce coup qu'il vouloit aller jusques à Paris, un secret entremetteur de France qui residoit dans Treves, pour estre plus à portée de luy, in-troduit auprés de luy par Cueillet-te, qui ne faisoit que d'estre délivré des mains des François, dont il avoit esté prisonnier ou par hazard ou de dessein formé, rabattit toutes ces belles résolutions avec des lettres de change de deux cent mille écus qui furent païés à Hambourg, & que

le Duc de Lorraine laissa entre les mains d'un Marchand, parce qu'il n'estoit pas d'humeur à ne pas faire profiter son argent; & c'est ce qui fit dire si hautement à Mr. de Louvois en presence de toute la Cour, que si les Alliés avoient remporté une grande victoire, ils n'en tireroient pas tant de fruit qu'on avoit apprehendé, parce qu'au lieu de s'avancer en France ils retourneroient au siege de Treves, & de là dans leurs quartiers; en effet ce fut là le prétexte que prit le Duc de Lorraine, disant qu'il n'estoit pas de bon sens de s'engager si avant dans un païs & de laisser de si bonnes places derriere soy; que le but de leur Union n'estoit que de delivrer l'Allemagne d'Esclavage, ce qu'ils ne pouvoient mieux faire qu'en chassant les François d'une ville qui estoit non seulement considerable par sa situation, mais encore pour estre le séjour ordinaire d'un

d'un des premiers Electeurs de l'Empire.

La nouvelle qui survint à un jour ou deux de là, que le Maréchal de Créqui s'estoit jetté dans Treves luy troiziesme, acheva de donner couleur à ses desseins, il remonstra à ceux qui n'estoient pas de son sentiment que la présence d'un tel homme n'estoit pas à mépriser, qui, outre qu'il savoit parfaitement le metier de la guerre, alloit encore estre animé par le desespoir de ce qui luy estoit arrivé, en effet il se battit en vray desesperé, & si un nommé Boisjourdan, Capitaine d'Infanterie, n'eut pas traité secrettement avec les Assiegeans de leur remettre la place à de certaines conditions, à quoy beaucoup d'autres s'accorderent aussi, où ce Maréchal se seroit fait tuer sur la bresche, où il auroit fait voir dequoy un brave homme est capable animé par un grand desespoir. Mais com-

comme il estoit allé sur le rempart pour exciter chacun à faire son devoir, Boisjourdan eut l'insolence de luy dire que c'estoit en vain qu'il les animoit à une deffense plus temeraire que raisonnable, que chacun savoit bien ce qui le faisoit agir, que c'estoit le desespoir d'avoir esté battu, mais que comme ils n'en estoient pas cause s'estoit à luy à s'en tirer comme il pouvoit, sans les vouloir envelopper dans son malheur; que la ville ne valoit rien d'elle mesme, que les murailles d'ailleurs en estoient abbatuës par le Canon, l'ennemi logé jusques dans le fossé & tout prest enfin à la prendre d'assault s'ils n'y avoient remedié en tems & lieu; que comme ils avoient bien cru que pour les raisons qu'il luy avoit touchées il ne voudroit jamais entendre parler de composition, ils avoient eu soin de la faire sans luy, & qu'il l'avoit dans la poche; que s'estoit donc à luy à se con-

conformer à une chose qui outre qu'elle estoit déja faite avoit esté faite encore avec raison.

Jamais on n'avoit peut-estre oüy parler d'une pareille affaire, en effet il estoit bien extraordinaire de voir qu'un simple Capitaine d'Infanterie eut ainsi traité de la redition d'une place au préjudice d'un Maréchal de France, qui estoit dedans & de tant d'autres Officiers qui luy estoient superieurs, aussi le Maréchal de Crequi se sentant d'autant plus ému que la chose luy paroissoit nouvelle, mit l'épée à la main des le commencement de son discours, & comme il alloit à luy pour le tuer, un Soldat qui estoit en sentinelle l'arresta tout court, en faisant mine de vouloir tirer sur luy. Ce qui fut cause que le Maréchal de Créqui quita Boisjourdan, & fut passer son épée tout au travers du corps du Soldat, aprés cela il recourut apres luy, mais celuy cy, voy-

voyant qu'il avoit affaire à un si rude joüeur, sauta dans le Fossé par la Bresche, & s'estant voulu sauver parmi les Imperiaux, comme il vit qu'ils le méprisoient comme un homme indigne, apres ce qu'il avoit fait de demeurer parmi ce me semble d'honnestes gens, il voulut passer dans le fonds de l'Allemagne, mais estant reconnu, ce me semble à Thionville, & conduit delà à Mets il y eut le col coupé par sentence du Conseil de Guerre, supplice bien doux pour un crime aussi grand que le sien.

Cependant l'ennemi qui estoit aux portes, n'eut garde de manquer une occasion si favorable de se rendre maistre de la ville, il y entra aussitost, & à peine le Maréchal de Créqui eut il le temps de se sauver dãs l'Eglise qui estoit assés bonne, & où il pretendoit faire encore quelque resistance. On le somma là, de signer la composition que Bois-

jour-

jourdan avoit faite, car les Aliés vouloient s'y tenir, c'est pourquoy ils avoient donné ordre qu'on ne fit aucun tort ny à la garnison ny aux habitans, mais le Marechal ne voulant pas qu'on luy imputat à l'advenir une affaire si honteuse, refusa de le faire, & cependant convint avec Saveuse Colonel de Cavallerie, qui s'estoit sauvé avec luy aprés la deffaite, & qui avoit depuis suivi sa fortune, qu'il signeroit la capitulation, afin qu'ayant sa liberté il put s'en aller à la Cour pour rendre compte de ses actions, car il estoit grandement en peine comment on y recevroit ce qui luy estoit arrivé depuis peu de temps. Saveuse, qui estoit entierement devoüé au Marechal, ne manqua pas d'executer ses ordres, pendant que luy de son costé tachoit d'obtenir une composition honeste; mais comme le poste où il estoit n'estoit pas tenable, il fut obligé de se rendre à discretion.

Ces heureux évenemens pour les Aliés, avec ce qui leur estoit arrivé d'avantageux en Catalogne oú les François avoient esté deffaits à plate couture, aprés avoir donné un Combat sans ordre & sans discipline, devoient estre suivis de plusieurs autres grands succés; si Mr. de Lorraine comme j'ay déja dit n'eut esté prévenu de jalousie, & n'en eut point prévenu les autres. Ainsi au lieu d'en retirer l'advantage qu'on eut du vraisemblablement esperer, on avoit le chagrin de voir que tout cela ne tournoit qu'en fumée, au lieu que l'ennemi profitant adroitement de nos discordes, faisoit tous les jours de nouvelles conquestes, dont la perte retomboit cependant toûjours sur l'Espagne, parce que c'estoit de ce costé là qu'elle faisoit ses principales entreprises.

Mais pour achever d'abbatre cette Couronne, la ville de Messine

ſine, Capitale du Royaume de Sicile, ſe revolte contr'elle, portée à cela par des exactions épouvantables que faiſoient les Vicerois, dont les amis avoyent toûjours empéché adroitement les plaintes que les Peuples faiſoient contr'eux ne parvinſſent juſques aux oreilles du Souverain; car enfin c'eſt une coûtume eſtablie entre les grands d'Eſpagne de ſe ſoutenir les uns les autres, tellement que quoy qu'il y aille du ſalut de l'Eſtat, tout cela eſt à conſiderer pour rien, des le moment qu'il y va de leur intereſt, & c'eſt ce qui fait aujourdhuy que quoy que cette Couronne poſſede encore tant de riches états & des païs de ſi grande étenduë, elle eſt plus pauvre néanmoins qu'un petit Prince qui ne poſſederoit que la centieſme partie de ce qu'elle poſſede. En effet ſans aller plus loin qu'eſt ce que la Holande en comparaiſon de toutes les Eſpagnes, des Ro-

Royaumes de Naples, Sicile, Sardaigne, l'Estat de Milan, & tant d'autres que je n'aurois jamais fait si je voulois tous les specifier. Cependant que ne fait point aujourdhuy la Holande, & n'est ce pas elle qui sauveroit aujourdhuy toute l'Europe, si elle vouloit employer de concert toutes ses forces? Mais pour revenir à Messine, sa revolte attira non seulement une nouvelle guerre de ce costé là par la protection que la France donna à cette ville, mais jetta encore beaucoup de desordre dans les affaires des Espagnols qui furent obligés, pour courir au plus pressé, de retirer leurs troupes de Catalogne & de les envoyer en Italie; par ce moien les François se trouvant les maistres en Catalogne, reprirent Bellegarde qu'ils avoyent perdu, pillerent tous le païs depuis les Pirénées jusques au de là de Gironne, & s'ils eussent eu dessein de s'en rendre maistres aussi bien que de beau-

beaucoup d'autres places, il y avoit grande apparence que rien ne les en eut pu empécher, mais ne voulant point s'établir au delà de ces hautes Montagnes que la nature ſemble avoir miſe pour la ſéparation des deux Royaumes, ils ſe contenterent du butin qu'ils avoyent fait, & laiſſerent r'engraiſſer les peuples tous les hivers afin de les aller degraiſſer à chaque printemps.

Quoy que la guerre de Meſſine ait eſté d'une grande ſuitte, je me donnerois bien de garde d'aller chercher un ſujet à cet ouvrage au de là des Mers, ſi ce n'eſt qu'en méme temp j'y trouveray une belle matiere pour prouver la mauvaiſe foy des François. Ils y envoierent d'abord le Marquis de Vallavoir, Gentilhomme de Provence, non pas en qualité de Viceroy, mais avec un commandement égal, tellement qu'ils ne luy en manquoit que le nom, il ſe conduiſit dans la charge pendant dixhuit mois où en-

environ, avec grande ſatisfaction des Peuples, à qui il fit delivrer gratis à ſon arrivée une quãtité de bléd qu'on avoit amené de France, & dont les Meſſinois ne pouvoient avoir plus de beſoin, car il y avoit déja long-temps qu'ils mangeoient juſqu'aux Chevaux, aux Rats, & aux Souris, & autres animaux immondes, leurs meilleurs repas n'étant que de ces ſortes de choſe avec quelque peu de mechantes herbes, encore quand ils en pouvoient trouver: mais au bout de ce temps là Vallavoir ayant eu bruit avec l'Intendant, parce qu'ils vouloient tous deux voler ſans ſe faire part l'un à l'autre, fut révoqué, & le Duc de Vivonne Envoyé à ſa place, qui porta en ce païs là un plus grand nom, mais une moindre ſuffiſance. Il y vint avec la qualité de Viceroy, ce qui plut d'autant plus au Peuple, qu'il croyoit que cela obligeroit la France à faire qu'elque choſe

de plus qu'elle n'avoit fait juſques là pour dégager une ville ſi conſiderable qui eſtoit encore blocquée de ſi prés qu'elle ne recevoit d'autre ſecours pour vivre que celuy qui luy venoit de France.

Dabord que le Duc fut dans la ville, il ſe démit de toute ſon authorité entre les mains de ſon Secretaire, prit ſoin de faire faire proviſion de toutes ſortes de bons Vins, s'enquit où eſtoient les plus belles Courtiſanes, fit faire un Fauteüil & une Chaiſe à Porteurs pour dormir commodement dedans, & enfin n'oublia rien pour ne pas perdre en ce païs là l'embon-point qu'il y avoit apporté, Au commencement qu'il ſortit dans les ruës, chacun ſe loüa de ſa civilité, parce qu'on remarquoit que de temps en temps il baiſſoit la teſte & la rélevoit comme un homme qui veut ſaluër quelqu'un, mais à la fin une perſonne ayant remarqué que c'eſtoit qu'il dor-

dormoit, & l'ayant fait remarquer aux autres, on n'eut plus tant d'empressement de se mettre sur son chemin pour le voir passer, ce qui luy fut fort commode, parce qu'il estoit bien aise qu'on ne seut pas toûjours où il alloit.

Nonobstant les raffraichissemens que Messine receyoit de temps en temps de la France, il est impossible de dire en qu'elle misere il estoit reduit. Il n'y avoit qu'à donner du pain pour avoir les plus riches meubles de la ville, les Maris y prostituoient leurs Femmes, les Peres leurs Filles, les Freres leurs Soeurs, & il n'y avoit point jusques aux Superieures des Couvens qui ne tachassent de subsister par l'intrigue de quelque jolie Religieuse; mais la haine que les habitans avoient conceüe des Espagnols estoit si fort imprimée dans leur esprit, que tout languissans & tout mourans qu'ils

eſtoient ils aimoient encore mieux leurs Miſeres que de retomber ſous leur domination ; ils ſe laiſſoient donc amuſer par l'Eſperance frivolle que leur donnoit de temps en temps le Viceroy, qu'il alloit bientoſt ouvrir les paſſages, mais c'eſtoit à d'autres paſſages qu'il ſongeoit, qui cependant l'avoient ſi fort maltraité qu'il en eſtoit ſur la litiere.

Les Officiers, à l'exemple de leur chef, ne menoient pas une vie plus glorieuſe, le Chevalier Duc, General de la Cavallerie, avoit fait bonne proviſion de ces ſortes de paſſages, & quoy qu'il eut plus de cinquante cinq ans, il ne luy en falloit pas moins de quatre, tant il avoit peur d'en manquer. Pour le Commandant de l'Infanterie, comme il avoit apporté de France non pas un preſervatif contre toutes ſortes de mal, mais un mal pire que tous les maux d'Italie, il en prenoit par tout où il en pouvoit trouver,

ver, sachant bien qu'il ne luy en pouvoit arriver pis.

Les Officiers de Mer suivoient l'éxemple des Officiers de Terre, & s'ils visitoient leurs Vaisseaux, ce n'estoit que pour y mener des Femmes perdues. Il estoit impossible cependant que la France n'eut connoissance de ces sortes de desordres, mais le Duc de Vivonne luy tenoit par des liens si doux, qu'aprés avoir fait la faute de l'envoyer à Messine pour Viceroy, elle aimoit mieux que Messine perit que de revoquer ce Sardanapale.

Cependant la guerre qui s'échauffoit tous les jours de plus en plus en Flandres & en Allemagne, avoit tellement esté favorable à la France, que les Anglois qui avoient fait la paix des la seconde Campagne avec les Hollandois, demanderent au Roy d'Angleterre, le Parlement estant assemblé, qu'il fit revenir les Troupes Angloises qui

estoient au service de la Couronne de France. Le Roy d'Angleterre, qui estoit ami de la France, & méme un peu plus qu'il n'eut esté à désirer pour l'interest de toute l'Europe, fit ce qu'il put pour parer ce coup, mais voyant que loin d'en venir about ; le Parlement adjoutoit à cette demande qu'il eut encore à declarer la guerre à cette Couronne, si elle n'abandonnoit la protection de Messine, qui estoit un obstacle à la paix dont on parloit depuis longtemps, il fut obligé de mander au Roy de France de faire l'un & l'autre, s'il vouloit qu'ils demeurassent toûjours bons amis. Ce fut un coup de foudre à la France que cette nouvelle ; mais comme il falloit, s'il faut ainsi dire, obeïr ou se resoudre à la guerre avec l'Angleterre, elle commança à faire paroistre le choix à quoy elle se déterminoit en congédiant déja les Anglois qui estoient à son service, mais

mais c'est icy où sa mauvaise foy parut dans toute son étendue, & dont je ne sai point la raison pourquoy l'Angleterre n'en a pas témoigne son ressentiment. On saura donc que les Anglois estant congediés, au lieu de les faire aller á Dunquerque ou à Calais pour les faire passer de là à Douvres, comme c'estoit le droit chemin, on leur fit prendre par la Bourgone, par le Lionnois, & ensuite par les Provinces qui conduisent aux ports de Guienne, afin d'avoir le temps de débaucher les Officiers & les Soldats, en effet les Soldats qui s'estoient accoustumez au vin depuis qu'ils estoient en France, & qui se voyoient dans un païs ou on ne l'épargne gueres plus que l'eau, ne voulurent pas passer la Mer pour aller boire de la biere, & prirẽt parti avec des Capitaines de l'Armée de Catalogne qu'on leur aposta exprés; pour ce qui est des Officiers,

on debaucha pareillement tous ceux qui n'avoyent rien à perdre dans leur païs, & on les remplaça en méme temps dans le Regiment de Fustemberg qui estoit en garnison à Perpignan. Ainsi quand les Anglois arriverent au lieu ou ils devoient s'embarquer, ils n'estoient pas la dixiesme partie de ce qu'ils devoyent estre, si la France y avoit esté de bonne foy. Mais voyons si elle en aura d'avantage avec ceux de Messine.

Comme c'estoit une necessité pour elle, ainsi que je viens de dire, ou de l'abandonner ou de se brouiller avec l'Angleterre, elle avoit pris le premier parti, mais elle étoit bien empéchée. Cependant comment en venir à bout sans le donner à connoistre aux Messinois, qui n'eussent pas manqué, s'ils l'eussent su, de renouveller les Vespres Siciliennes. Pour leur en oster la connoissance, elle commença donc à faire

courir le bruit qu'elle vouloit envoyer un autre homme que Mr. de Vivone en ce païs lá, si bien qu'un Marchand l'ayant ouy dire à Rome, l'ayant rapporté à Messine, fut mis en prison par l'ordre du Viceroy, à qui ces sortes de nouvelles ne plaisoient nullement, mais le malheur du Marchand ayant encore plus divulgué la chose, chacun fut bien tost abbreuvé qu'il venoit un nouveau Viceroy, & méme que c'estoit le Duc de la Feüillade.

Certainement quoy que je blame icy la France de sa dissimulation, je ne m'empecheray pas de loüer ce nouveau General, qui agit avec tant d'ordre & de sagesse à son arivée, que personne n'entra en defiance de ce quil'amenoit, & méme je puis dire qu'on n'en eut aucun soupçon, jusques à ce qu'il fut tout prest de faire voile. Avant que d'arriver à Messine il moüilla à Auguste; où la Villedieu, qui avoit

eſté Capitaine aux Gardes, eſtoit Gouverneur, & ne l'ayant point trouvé chez luy parce qu'il faiſoit comme les autres l'amour a une Religieuſe, il ſe fit donner un de ſes chevaux, fit le tour des ramparts, ordonna de nouvelles Fortifications, & donna enfin ſes ordres en homme qui ſavoit faire autre choſe que boire, manger, & dormir; enſuite ſans s'arreſter un moment, il remonta ſur ſon Vaiſſeau, & ayant continué ſa route il aborda à la rade Meſſine, où les jurats ſe rendirent dans une barque pour le recevoir avec la paix; le Duc de Vivonne vint auſſi au devant de lui juſques ſur le port, où il luy ceda la droite comme n'ayant plus d'authorité dans le païs; en effet deſqu'il eut diſné avec luy, il monta ſur un Vaiſſeau, fit voile en Provence, & tacha enſuite de gaigner Lion pour ſe faire guerir d'une maladie qui commençoit à l'incommoder beaucoup. Le

Le Duc de la Feüillade, aprés s'estre entretenu avec les Jurats, s'en fut sur le port, où il avoit mandé les Capitaines des Galeres, & leur ayant demandé si elles estoient prestes pour mettre en Mer ; comme ils luy eurent repondu que non, ils leur demanda à quoy il tenoit, & quand il les pouvoient tenir prestes, ils luy dirent que cela leur estoit impossible avant un mois ; surquoy le Duc de la Feüillade, qui savoit leur petite vie, leur fit une reprimende si severe, qu'ils virent bien qu'ils avoient affaire à un autre homme qu'à Mr. de Vivonne ; il leur dit qu'ils fissent comme bon leur sembleroit, mais que s'ils n'estoient prests dans huit jours, il mettroit la Chiourme sur ses Vaisseaux, & leur laisseroit faire l'amour tant qu'ils voudroient ; cependant, pour couvrir ce grãd empressement de quelque dessein considerable, il fit faire le plan de toutes les villes

voisines qui appartenoient aux ennemis, comme de Sarragousse, Melasse, & Palerme, & sema le bruit qu'il marcheroit bien-tost pout les reduire.

Cependant il jura sur les Sts. Evangiles au nom du Roy son maistre de proteger le païs envers & contre tous, de garder ses Privileges. Serment qu'il enfraignit neanmoins bientost aprés comme je le diray en son lieu, ce fut une ceremonie qui fut fort belle, elle se fit dans la grande Eglise que l'on avoit tendue des plus riches Tapisseries de la ville, & où le Peuple s'estoit rendu en si grande foule qu'il n'avoit pas songé ce jour là à sa misere; les ruës estoient aussi tendues sur ce passage du Viceroy, avec des Echaffaux dressés par tout pour le voir passer, car quoy qu'il semblat estre venu pour priver les Femmes de leurs plaisirs, si tant est néanmoins qu'il y eut autre chose que la misere qui leur

leur fit faire ce qu'elles faisoient, on le regardoit cependant comme le Messie qui estoit venu pour delivrer chacun de la tirannie de Satan, j'entends de la tirannie des Espagnols. Au reste il remarqua en passant qu'un bourgeois pour faire paroistre d'avantage son zele au service de la Couronne de France, avoit placé un daix à costé de la fenestre de sa chambre, au dessous du quel estoit le portrait du Roy, & comme il vint à repasser devant ce logis, il fit arrester son Carosse dans lequel estoient les Jurats, & leur dit que puisqu'ils venoient de le faire jurer devant Dieu de les proteger eux & tout le peuple, & de garder leurs privileges, il vouloit aussy qu'ils luy jurassent devant le portrait du Roy son maistre, qui estoit là present, qu'ils luy garderoient toute sorte de Fidelité, ne parleroient jamais de rentrer sous la domination d'Espagne, & fairoient punir seve-
 rement,

rement le premier qui seroit assés hardi pour en parler. Au mesme tems ces pauvres gens, à qui un interprête avoit expliqué ce qu'il disoit; (car il ne parloit pas autrement aux Jurats, ny les Jurats autrement à luy) se mirent à genoux, & sortant la main hors de la portiere du Carosse, jurerent devant le portrait du Roy tout ce qu'il vouloit les faire jurer.

Cette profonde dissimulation produisit tout l'effet qu'il en attendoit, on se confirma tous les jours de plus en plus par sa conduite qu'il alloit estre le Liberateur de l'estat, ainsi comme il persistoit toujours à vouloir, disoit il, assieger Sarragousse, ou Melasse, car pour Pallerma il n'en parloit plus, non seulement on luy laissa embarquer quantité de vivres sans soupçon, mais les Jurats luy offrirent encore de grossir ses Troupes de quelques Compagnies de Bourgeois, s'il croyoit n'avoir

pas

pas des forces suffisantes pour un si grand dessein. quand les vivres furent embarqués, il fit entrer l'Infanterie dans les vaissaux, & n'estant plus question que de retirer l'Hospital, il dit aux Jurats de luy trouver un homme avec qui il put faire marché pour la subsistance dudit Hospital, & qu'il luy conteroit de l'argent d'avance. Mais que son dessein estoit de n'y laisser que le moins de monde qu'il pouroit, parce qu'il croyoit que le mauvais air leur faisoit plus de mal que leur mal mésme, que quand il seroit une fois devant Sarragouse ou devant Melasse, il les envoieroit à une lieüe ou deux de là pour prendre l'air, & que cela contribueroit plus à leur santé que tous les remedes du monde; par ce moien il les enjola si bien qu'ils luy chercherent eux mesmes l'homme qu'il demandoit, à qui il donna deux mois d'avance pour cinquante pauvres malheu-

heureux qui avoient l'ame sur les levres, & qu'on ne jugeoit pas en estat de pouvoir suporter non seulement la mer, mais encore d'arriver jusques au vaisseau sans mourir. Pour ce qui est des autres, on les embarqua dans un vaisseau séparé, tellement que cela estant fait, il n'y avoit plus rien à craindre pour le Duc de la Feuillade, car sa Cavalerie estoit à Auguste toute preste à s'embarquer, n'attendant que des vaisseanx pour cela, cependant comme il y avoit quatorze pieces de Canon en Baterie sur l'emboucheure du port, il en fit sortir ses vaisseaux pour aller a la rade, & y alla luy même aprés estre monté sur l'Admiral, de la il envoia querir les jurats, à qui il avoit donné des ordres les plus beaux du monde en aparence, de ce qu'ils devoient faire en son absence, & ces Jurats trop credules s'imaginant que c'estoit qu'il avoit oublié quel-

quelque choſe à leur dire, s'en furent en diligence ſur ſon bord, mais furent fort ſurpris de l'entendre parler en ces termes, Qu'il n'eſtoit plus temps maintenant de leur rien déguiſer, que l'expedition qu'il alloit faire eſtoit de s'en retourner en France, où le Roy ſon maiſtre avoit beſoin de ſes troupes & de ſes Vaiſſeaux, que tant qu'il avoit pu les aſſiſter il l'avoit fait avec beaucoup de joye & de clémence, puiſqu'il luy en avoit couſté juſques à quarante quatre millions; que maintenant qu'il ne le pouvoit plus, c'eſtoit à eux à trouver dans leur fermeté la conſolation qu'il ne pourroit peut eſtre pas leur donner.

Un compliment ſi ſec & ſi peu attendu, jetta ces pauvres gens dans un deſeſpoir plus aiſé à concevoir qu'à décrire, ils tacherent de le diſſuader de ſon deſſein, par les paroles du monde les plus touchantes, & meſme par les actions les plus ſou-

ſoumiſes, s'eſtant jettés pluſieurs fois à ſes genoux ; mais voyant que tout cela n'operoit rien, ils le prierent du moins de vouloir differer ſon depart de huit jours, afin que pendant ce temps là ceux qui n'avoient plus de miſericorde a eſperer des Eſpagnols aprés les avoir offenſé ſi mortellement, puſſent ſe retirer en France, eux & leurs Familles. Une priere ſi juſte & ſi raiſonnable devoit, ce ſemble, n'eſtre pas refuſée; mais le Duc de la Feuillade, qui faiſoit gloire d'eſtre impitoyable, leur dit, que cela ne ſe pouvoit pas, & que tout ce qu'il avoit à leur dire, eſtoit que ſi ceux qui vouloient venir, n'eſtoient prets pour le lendemain matin, il fairoit lever l'Ancre, & n'attendroit perſonne, ils gaignerent cependant encore un jour à force de le prier, aprés quoy ils furent annoncer cette pitoyable nouvelle à leurs Habitans, qui en furent dans un

un desespoir si épouvantable, que je ne crois pas qu'il se soit jamais rien veu de pareil; tous les Hommes, toutes les Femmes, tous les Enfans s'en vinrent sur le port, perçant l'air de leurs plaintes, & s'arrachant les cheveux, on n'entendoit qu'un gemissement épouvantable, au quel succedoit un triste silence, comme pour donner le temps aux François de faire reflection sur leurs miseres: mais voyant enfin qu'ils n'en estoient point touchés, ils recommençoient les mesmes lamentations avec des postures si dignes de pitié, que je n'y penserai de ma vie sans estre touché de compassion; enfin voyant que cela n'operoit pas d'avantage qu'auparavant, chacun prit le parti de s'embarquer, & il y eut bien quatre cent Familles des meilleures & des plus riches de la ville qui passerent en France, mais avec peu de satisfaction, car leur ayant imputé bien-

bientost aprés une conspiration en Provence, soit que cela fut vray, ou que ce fut un prétexte, pour les chasser; on les fit sortir du païs, & ils sont allés traîner lenrs miseres, dans quelque autre climat, où l'on aura peut-estre plus de compassion de leurs malheurs.

Pour ce qui est de ceux qui resterent à Messine, leur punition fut bien prompte; car les François n'avoient pas encore levé l'Ancre, qu'il s'éleva une faction Espagnole dans la ville, qui y avoit toûjours subsisté, & qui avoit taché par plusieurs fois de la remettre sous l'obeissance de son veritable maistre. A celle là s'en opposa une qui ne vouloit point entendre parler de retomber jamais sous le joug des Espagnols, & elles alloient vuider leur different en achevant de desoler cette Ville, dont l'image n'estoit déja que trop affreuse, si le Gouverneur de Regio, qui n'en estoit éloigné

gné que de deux lieuës, ne fut accouru pour empecher le desordre. Pendant qu'il négocioit d'un costé & d'autre, pour leur faire mettre les Armes bas, avec assurance de pardon aux uns & aux autres, Les Espagnols à l'aide de leur faction, s'estant rendus maitres de la Ville, y entrerent Tambour batant, & ne respirant qu'une juste vengeance, mais qu'ils rendirent trop cruelle de la maniere qu'ils s'y prirent, car sans attendre davantage, autant de gens qui mettoient la teste à la fenestre pour les voir passer autant en tuoient-ils, du moins de ceux qui paroissoient estre quelque chose, en voulant particuliérement aux gens de qualité.

Je n'entreprendray pas de dire combien ils firent de massacres dans cette pauvre Ville desolée, ny combien aussi ils augmenterent par là l'aversion qu'on avoit déja pour

pereur & les Princes de l'Empire n'eussent rien fait encore de si avantageux, qu'une bonne paix, ne fut à préferer à une guerre si infructueuse, comme ils consideroient néanmoins qu'en l'estat ou estoient les choses ils ne pouvoient pas l'esperer telle qu'ils la desiroient, & qu'il estoit à souhaiter pour le bien de l'Europe, ils estoient plustost d'advis de continuer la guerre, que de rien faire dont ils se pussent repentir à l'advenir. Le Prince d'Orange adjoustoit à cela, que comme il n'estoit pas facile de se rassembler quand on se seroit separé une fois, il falloit bien prendre garde à ne le pas faire sans savoir comment, & à quelles enseignes; mais les Holandois qui dans le parti des Alliez avoient le pouvoir que les Jesuites donnent au Pape, c'est à dire de lier, & délier, dirent au contraire, que pour eux ils estoient las de la guerre, & comme ils avoyent non

non pas les clefs de l'Apostre, mais les clefs du Coffre, j'entends qu'ils fournissoient à l'appointement, ils dirent en deux mots qu'il falloit traiter, sinon, qu'ils n'avoient plus dequoy fournir à tant de despenses.

Ce fut un arrest pour la pluspart des Alliés, chacun ne songea donc qu'à faire son traité le plus avantageux qu'il peut, mais comme c'estoit là tout ce que demandoit la France, c'est à dire, de les desunir, elle ne prit soin que de contenter les Holandois, où consistoit toute la force du parti; deux choses y pouvoient beaucoup contribuer, l'une de leur restituer la Ville de Mastricht, qu'ils avoient taché inutilement d'avoir par les Armes; l'autre de leur donner quelque asseurance que la paix seroit de durée, & non pas sujette à estre rompüe à la premiere occasion. A legard de la premiere, la France n'hesita point, elle

elle promit d'abord la restitution de Mastrich, ce qui donna encore plus d'envie que jamais aux Holandois, de terminer la guerre, car ils voyoient par là leurs Frontieres assurées, aussi bien que leur état dans leur premiere splendeur. Pour l'autre, elle fit intervenir le Roy d'Angletere, qui promit d'estre garant de la paix, & pour donner une grande Idée de sa durée, on fit des propositions à l'egard de l'Espagne, à qui elle offroit de rendre de certaines places qui luy devoient servir de Barriere aussi bien qu'aux Holandois, qui par ce moyen voyant que la France s'éloignoit encore de leur Voisinage, qui estoit tout ce qu'ils avoyent a desirer, n'aimant point un voisin si dangereux. Les Holandois avant que d'accepter ces conditions, firent ce qu'ils purent, trompés par les apparences, pour les faire accepter pareillement par leurs Alliés, mais

H com-

cõme ils virent qu'ils s'obſtinoient à n'en rien faire, ils firent leur paix à part, s'imaginant bien, comme il eſtoit vray, que cela les obligeroit bientoſt à parler autrement. cependant ils manderent au Prince d'Orange qui s'eſtoit acheminé du Coſté de Mons, que les François tenoient bloqué depuis longtemps, & qui eſtoit fort preſſé, de retirer ſes troupes. Mais ſoit que ce Prince ne receut pas aſſés à temps leur pacquet, où qu'il fut au deſeſpoir de voir qu'ils ſe fuſſent laiſſé tromper aux artifices des François, il leur donna Bataille, croyant peut-eſtre faire changer de deſſein aux Etats faiſant quelque action de grand éclat. Ce combat fut aſſés opiniatre, mais aprés que le Prince d'Orange eut forcé les François & remporté un notable avantage ſur eux, il fit publier la paix, pluſtoſt pour ne pas paroiſtre deſobeiſſant aux ordres de la République, que pour aucun

aucun sujet qu'il eut d'en esperer rien de bon.

Cette paix fut suivie de celle des Espagnols, de l'Empereur & du Roy de Danemarck, mais le Marquis de Brandebourg trouvant que de la Maniere qu'on avoit proposé son accommodement, il luy estoit tout à fait desavantageux, refusa de la signer, & ce refus ayant obligé la France de porter ses Armes jusques à Mindem, où il y eut quelque escarmouche pour empécher le passage de la riviere, Le Marquis de Brandebourg fut obligé de pleyer, mais avec peu de satisfaction de la Suede, en faveur de qui les François néanmoins avoient entrepris cette guerre, car quoyque tous les Princes luy rendissent une grande partie des conquestes qu'ils avoyent faites sur elle, comme ils en gardoient encore quelque chose, elle s'imaginoit que tout ce que la France faisoit pour elle n'estoit

qu'elle faisoit de luy payer des subsides qu'elle luy devoit de vieux, si auparavant elle ne consentoit à renouveller le traité qui estoit entre les deux Couronnes, & qui devoit bien tost expirer.

Comme les Holandois virent que le Roy de France se preparoit déja à faire de nouvelles alliances, ils songerent de leur coste à se mettre à couvert de ses entreprises. Pour cet effet ils proposérent une ligue avec ces Princes voisins, & le Roy l'ayant su, le trouva si mauvais, que quoy qu'il eut voulu luy méme assujettir la Suede à ce que je viens de dire, il ne laissa pas de mander au Comte d'Avaux son Ambassadeur à la Haye, de dire aux états, que s'ils poursuivoyent d'avantage le traité qu'ils avoient commencé, il prendroit cela pour un acte d'hostilité, & verroit ce qu'il auroit à faire, ces menaces furent odieuses aux gens de bien, mais

bien Loin qu'on s'en étonnat en Holande, on se hasta au contraire de conclurre le traité,& de defendre tout de nouveau sa liberté par armes; on resolut méme de ne les plus poser qu'à bonnes enseignes si le Roy obligeoit jamais de les reprendre, à la veille de quoy on se voyoit neanmoins tous les jours avant que le siege de Vienne fust levé, ce qui faira peut estre songer à deux fois à ce qu'il aura à faire.

Quoy qu'il en soit, la hauteur avec laquelle il en usoit avec des puissances souveraines, donnant sujet de tout craindre de son ambition, la Suede fit un traité aussi avec la Holande, par lequel ils se promirent l'un à l'autre un secours reciproque. Le Roy de France voyant que la Suede se declaroit contre luy, en fut outré dans le cœur, mais n'en faisant rien paroistre il sollicite le Roy de Danemark & le Mar-

Marquis de Brandebourg, anciens ennemis de la Suede, de se jetter dans son Alliance, à quoy il ne trouva pas beaucoup de difficulté, car ces deux Princes estoient si malcontens de la derniere paix qu'ils avoient esté obligez de faire, qu'ils ne vouloient plus entendre parler de s'alier d'avantage avec des Princes qui les avoyent abandonnés, s'il faut ainsi dire, si honteusement; ce fut par cette raison que les Ministres de l'Empereur qui pretendoient s'opposer, non seulement à cette Alliance, mais méme en faire une avec ces deux Princes, furent si peu écoutez. Joint à celà que leurs interests s'accordoient assez avec leur ressentiment, car à l'égard du Danemark, il n'est jamais entré dans aucun traité ou la Suede fut entrée, & il y a autant d'antipatie entre ces deux Couronnes, qu'il peut y en avoir entre la France & l'Espagne.

Pour ce qui est du Brandebourg, il y a aussi long temps qu'il en veut à la Suede, je veux dire depuis que le grand Gustave à conquis sur luy la Pomeranie, qu'il avoit reconquise neanmoins avec tant de gloire durant ces dernieres guerres, mais qu'il n'a pas esté assés heureux de pouvoir conserver, & cela comme j'ay dit, pour avoir esté abandonné de ses Alliez.

Cette semence de guerre fut suivie bien tost d'hostilités, bien plus apparentes du costé de la France. Tout d'un coup & lors qu'on y pensoit le moins elle se saisit de la ville de Strasbourg, & lors que l'Empereur pensa luy en faire porter les plaintes par le Comte de Mansfeld qu'il envoya exprés a St. Germain en Laye, elle repondit au Comte de Mansfeld, qu'elle trouvoit estrange que l'Empereur se meslat de ce qu'il n'avoit que faire, que Strasbourg estoit une des dépen-

pendences d'Alsace, & luy appartenoit par consequent en vertu du traité de Munster. Si l'Empereur eut esté bien conseillé, non pas seulement alors, mais long temps auparavant, ce malheur là ne seroit peut estre pas arivé à toute l'Allemagne; car il n'avoit déja que trop souffert de la France, qui en vertu d'un certain droit de dependance, qu'elle avoit establi pour envahir le bien de tout le monde sous un voile de justice, ruinoit & Princes & gentilshommes, ceuxcy de biens, en mettant Garnison chez eux, ceux là d'honneur en leur ostant tout droit de souveraineté; mais ils avoyent eu beau luy en porter ses plaintes, il en avoit plustost crû ses ministres ou pour mieux dire ses jesuites, que sa dignité, qui ne luy pouvoit permettre de souffrir un tel afront sans s'en ressentir. Il avoit renvoyé tout cela à la diete, & cette diete, bien loin de terminer

les choses promptement comme là nature de l'affaire le requeroit, les traisnoient en longueur, comme si elle eut esté d'accord elle méme avec les ennemis de l'Empire.

Un procedé si foible de toutes parts donna matiere cependant à la France de faire de nouvelles entreprises, & non contente d'avoir empieté sur la liberté de l'Allemagne, elle empieta encore sur celle de l'Italie, qui commença à trembler en voyant ses Troupes dans Casal. Les Espagnols, qui avoient esté Spectateurs jusques là de tout ce qui se passoit en Allemagne, commencerent alors a faire grand bruit, d'autant plus que la France avoit assiegé la ville de Luxembourg, soubz pretexte encore de ce droit de dépendance dont j'ay parlé tantost; ils remuoient ciel & terre pour émouvoir les puissances à leur faire rendre justice, mais chacun estoit aussi sourd que s'il eut esté

aux gages de la France, pour conspirer avec elle à tout ce qu'elle faisoit; enfin la maison d'austriche, tant Celle qui est en Espagne que celle qui est en Allemagne, s'évertua d'elle méme, & voyant que les François n'avoyent pas encore fortifié Casal ny Strasbourg, elle se resolut de faire quelque entreprise sur ces deux places, avant que de nouveaux Travaux & une Garnison plus forte rendissent la chose plus dificile. La France voyant que les troupes de l'Empereur s'approchoient de Strasbourg, & que celles du Milanois prenoient le chemin de Casal, retira les siennes en messmes temps de devant Luxembourg, & les fit marcher vers la frontiere. Ce mouvement empecha la maison d'autriche de rien entreprendre, mais la France ne voulut pas avouër pourquoy elle avoit levé le Blocus, au contraire elle publia que ce n'estoit que par Generosité, les

Turcs estant prests de descendre en hongrie, ou ils n'entrerent neanmoins que plus d'un an aprés.

Le Blocus de Luxembourg avoit encore apresté à parler à beaucoup de monde; les honetes gens d'entre les François, comme les autres nations, ne pouvoient assez admirer eux mesmes, qu'au milieu d'une profonde paix on fit ainsi tant d'Hostilités. Mais ce qui donnoit lieu aux uns de pleurer, s'il faut ainsi dire, faisoit rire les autres, voyant qu'on n'avoit pas le courage de s'y opposer. Cependant la France n'avoit pas plustost ce qu'elle demandoit, qu'elle vouloit avoir encore autre chose, & semblable en cela à à ces gens qui aprés avoir longtemps jeusné ne se contentent pas d'un peu de nouriture, de méme ne se contentoit elle pas d'avoir ainsi une place ou deux a la fois, il luy falloit tout un monde pour remplir son ambition. Mais côme elle avoit éprou-

éprouvé dans la derniere guerre, qu'elle en viendroit à bout dificilement par la force, elle resolut d'y emploier l'addresse, moien beaucoup moins dangereux & qui souvent est plus eficace. Or de pretendre que ce fut par la division des Princes d'Allemagne, outre que c'estoit une chose de longue halaine & d'ailleurs sujet à changement, parce qu'on pouvoit bien les tromper, mais non pas jusques à souffrir eux mémes leur derniere Ruine, il n'y avoit rien de seur en cela, chachun estant dans la deffiance. Elle se resolut donc pour abreger tout d'un coup matiere, de faire venir le Turc en Allemagne, esperant que l'Empire se voyant menacé d'un ennemi si redoutable, ne manqueroit jamais de l'appeller à son secours, n'ayant point de forces chez luy pour resister à cette puissance. Guilleragues son Ambassadeur qui avoit eu tant de pourpar-

lers avec le grand Visir touchant l'afaire de Chio, ayant receu ses ordres, crut que c'estoit un moien pour se bien remettre à la porte, qui ne demandoit comme la France qu'à envahir le bien d'autruy.

En effet le grand Visir qui n'avoit point fait encore parler de luy depuis qu'il estoit parvenu à cette charge, & qui estoit bien aise d'en faire parler, en receut la proposition agréablement, d'autant plus qu'il se figuroit la chose aisée de la maniére que Guilleragues la luy proposoit, car cet Ambassadeur prometoit que le Roy son Maistre fairoit diversion du costé du Rhin, dés qu'il seroit entré en Hongrie, & comme le grand Visir connoissoit les forces de la France, il ne doutoit point que l'Empire estant ainsi attaqué de deux costés par deux puissances si considerables, ne vint à succomber en fort peu de temps. Tekely chef des mécontens de hongrie

grie, avec qui la France entretenoit intelligence des le commencement de sa revolte, assuroit le grand Visir de la méme chose, parce que la France luy faisoit tenir les mesmes discours qu'elle faisoit tenir au grand Visir, mais elle les jouoit tous deux, & comme qu'elque ambition qu'elle eut, elle tachoit de ne se pas Perdre de réputation chez les Princes voisins, elle ne cherchoit qu'à mettre l'Empire si bas qu'il ne se put jamais relever que par son moien.

Le grand Visir estant si bien animé à cette entreprise, fit faire des préparatifs si épouvantables dans tout l'Empire Ottoman, que non seulement l'Empereur en fut Allarmé, mais méme toute l'Italie, qui apprehendoit extremement que ce grand orage n'allat fondre sur elle; le Pape excita tous les Princes Chrêtiens à donner du secours contre cet ennemi commun

de

de la Chretienté, mais connoissant assés la Carte de la cour de France, pour croire qu'il n'y avoit rien à esperer de ce costé là, il envoya un Bref au Roy, par lequel il l'exhortoit qu'encas que ses interests ne luy permissent pas d'assister l'Empereur, du moin il n'empécha pas que les autres Princes ne l'assistassent, & pour donner l'Exemple aux autres, il sollicita toute la Cour de Rome à contribuer avec luy à faire une bonne somme d'argent, qu'il envoya à l'Empereur des le moment qu'il ne put plus douter, que c'éstoit contre luy que se faisoient des preparatifs si extraordinaires.

Cependant la France pour paroistre de bonne foy avec le grand Wisir, fit avancer ses troupes jusques sur la Frontiere, ce qui n'allarma gueres moins l'Empire que tout ce qui se préparoit contre luy du costé du Turc; la diette dont j'ay

par-

parlé cy devant, trouva bon, voyant les Armes de deux si grands Princes si prestes à troubler le repos de toute l'Allemagne, de faire expliquer le Roy sur son dessein, & luy en fit écrire par son Ambassadeur. Mais le Roy, qui n'avoit Garde de dire encore ce qu'il pensoit, répondit qu'il n'avoit à rendre Compte à personne de ses actions, mais qu'il luy pouvoit dire cependant, que c'estoit à luy, à luy donner contentement au plustost sur toutes ses prétentions, si non, qu'il verroit ce qu'il auroit affaire. En effet, non content d'avoir déja dépouillé tant de Princes de leur liberté, d'avoir envahi Strasbourg & les dix villes libres contre la foy des traités, de retenir les biens des Princes de la petite Pierre & de Waldens sans aucune apparence de justice, & de tant d'autres choses qui seroient trop longues à deduire, il vouloit encore que la diette déclarat.

rat que tout ce qu'il avoit fait avoit eſté fait ſelon les regles de l'équité, & que l'Empereur luy meſme ſouſcrivit à cette déclaration, il vouloit eſtablir par le droit des gens ce qu'il n'avoit uſurpé que par un droit de Bienſéance, & qu'un traité couvrit ſa mauvaiſe foy & ſon injuſtice. Quant à moy, je ne blameray point ceux de la diette qui conſeilloient à l'Empereur de s'accorder au temps, de s'accommoder avec la France, qui luy pouvoit beauconp nuire en l'éſtat qu'eſtoient les choſes, & enfin de ne pas perdre l'Empire par une fermeté hors de ſaiſon, parce que je veux croire que tout ce qu'ils en faiſoient n'eſtoit qu'à bon deſſein. Mais l'Empereur, tout aſſiegé qu'il eſtoit des émiſſaires de la France, n'eſtoit pas encore ſi dépourveu de bon ſens qu'il ne reconnut bien ou tendoit une demarche comme celle là, qui autant qu'elle l'eut décredité dans l'Empire eut accredité

le

le Roy de France, qui ne demandoit qu'à y entrer d'abord en Renard, mais qui se seroit aprés conservé en Lion. En effet il ne vit pas plustost les Turcs en Hongrie, que croyant qu'ils s'estoient desormais trop avancés pour reculer dores enavant, il se retira de ses Troupes, à la Teste desqu'elles il s'estoit mis, soubz pretexte de Reveüe, pour donner plus de jalousie.

Cependant il faisoit dire sous main aux Electeurs, dont une bonne partie estoit dans ses interets, qu'ils le devoient appeller au secours de l'Empire qui s'en alloit succombér sous la puissance du Turc, s'il n'estoit soutenu par des forces capables de luy resister; mais d'un autre costé il excitoit le grand Wisir à s'acheminer droit à Vienne sans s'arreter ny à Raab ny à Commore, adjoutant que ces Places tomberoient d'elles mesmes des le moment qu'il se seroit rendu Maiste

de

de l'autre, qui entraîsneroit encore apés soy le debris de tout l'Empire & la consternation de tous les Electeurs. Quoy que le grand Visir se defiat de la sincerité de la France, parce qu'il apprenoit tous les jours de ses desseins, il ne laissa pas de croire que ce conseil ne pouvoit pas estre mauvais, & resolu de le suivre aprés avoir fait un degast épouvantable dans la campagne, il fit des détachements sous sa conduite,

Pour bloquer ces deux places de si prés, que les Garnisons ne pussent incommoder les convois qui ariveroient à son armée. Il Marcha ensuite du costé du Danube, car il avoit déja passé le Raab par l'intelligence des hongrois, à qui on en avoit commis la defense, & vint planter son camp devant Vienne au grand étonnement de la Chretienté & sur tout de l'Empereur, qui fut obligé de se retirer à Lints où les jesuites le voulurent suivre, comme fide-

fideles compagnons de sa Fortune. Cependant n'ayant pû trouver tous leurs commodités pour partir des le méme jour, il y en eut quelques uns que les Peuples immolerent à leur juste ressentiment, comme ils pretendoient suivre leurs compagnons. Il les envoyérent ainsi tenir compagnie aux trois Barons Hongrois qu'ils avoyent fait mourir, il y avoit déja quelque temps, par l'avidité qu'ils avoient de leur bien; sur quoy le menu Peuple réjettoit la cause de la guerre, quoy que veritablement elle prit origine d'allieurs, comme je crois l'avoir monstré en effet. Outre tout ce que j'ay deja dit, pour faire voir l'intelligence que le Roy de France avoit avec le Turc, il estoit arivé une chose qui ne laissoit plus de lieu d'en douter, car on avoit surpris des Letres du Secretaire d'un de ses ministres, par lesquelles toute cette intrigue estoit de-

decouverte, tellement que l'Empereur l'ayant fait arrester, estoit resolu de le faire punir severement, mais ayant su que la France de son costé avoit fait arrester le Secretaire de l'Ambassadeur du Comte de Mansfeld, & qu'elle menaçoit de faire le méme traitement à celuy-cy qu'il fairoit à celuy là, il n'osa pousser les choses plus loin, & se contenta de luy faire de grandes menaces pour savoir jusques où alloit l'intelligence.

Au reste soit que la France attendit prendre de grandes résolutions sur ce qui se passeroit au siege, où qu'elle fut bien aise seulement de savoir la premiere de quelle maniere il tourneroit, le Marquis de Seppeville son envoyé à la Cour de l'Empereur eut ordre de luy depecher des couriers sur les moindres circonstances, ce qui temoignoit assés néanmoins que c'estoit toute autre chose que la curiosité qui la

fai-

faisoit agir. Il luy en vint trois pour une seule semaine, & les Ministres étrangers n'apprenoient rien que par son moien; mais elle envenimoit toûjours les choses, car des premiers jours il courut un bruit à Paris que Vienne estoit déja perdu, ce qu'elle estoit bien aise d'insinuer sur tout aux Ministres des autres Princes, qu'elle faisoit sonder cependant sans faire semblant de rien, pour savoir à quoy se determineroient leurs maistres en cas que cette nouvelle là se trouvat veritable.

Je rapporterois bien icy si je voulois quantité d'actions Memorables qui se sont passées à ce siege, & dont j'ay d'aussi bons Memoires que pas un autre, mais comme en Matiere de Guerre je ne me mesle jamais de parler que des choses ou j'ay esté présent, je m'en donneray bien de Garde, me contentant de rapporter icy celles qui touchent à mon sujet, c'est à dire, celles ou

regne la mauvaise foy de la France, afin qne chacun s'en puisse donner de Garde. Au reste je vai surprendre beaucoup de monde en disant icy que son dessein n'estoit pas d'abord que les Turcs s'emparassent de Vienne; mais qu'on en croye tout ce qu'on voudra, cela ne m'empechera pas de continuer de dire la verité, faisant profession de la dire sur toutes choses sans que rien m'en puisse empécher, & pour prouver ce que j'avance icy il n'y a qu'à savoir les offres qu'elle avoit faites à l'Empereur, & qu'elle luy faisoit encore tous les jours, d'envoyer cinquante mille hommes pour faire lever le siege, les efforts qu'elle faisoit auprés des Electeurs pour porter l'Empereur a accepter ce secours, les reflections secrettes, qu'elle prioit ceuxcy de vouloir faire sur l'éstat auquel estoit l'Empire, & sur le besoin qu'il avoit d'étre assisté non seulemēt puissam-
ment,

ment, mais encore avec promptitude; que les forces de Pologne n'estoient pas encore assemblées & ne s'assembloient pas encore; d'allieurs que ce n'estoit pas des Troupes telles qu'on pensoit, que c'estoit plustost un arriereban qu'une armée, que les grands du païs n'estoient pas tous si contens qu'on disoit de l'Alliance que le Roy de Pologne avoit faite avec l'Empereur, & qu'enfin ils apporteroient tant d'obstacles au secours que l'Empereur en pensoit tirer, qu'on en parleroit bien toûjours mais qu'on ne le verroit jamais venir. Que celuy de France au contraire estant tout prest marcheroit au premier commandement, que les François valloient bien les Pollonois pour un coup de main comme il s'agissoit en cette occasion là, qu'ils avoient d'allieurs plus d'obeissance & plus d'experience, deux choses si nécessaires pour avoir un heureux succés dans ses entreprises.

Certainement toutes ces Raisons estoient spécieuses à qui n'auroit pas esté prévenu de sa mauvaise foy, mais comme toute la resistance qui se faisoit à Vienne, n'estoit à autre fin, que pour ne pas voir tomber l'Empire dans la main d'un autre, on crut que toutes ces offres estoient plustost à rejetter qu'à accepter; cependant on pria le Roy de France de vouloir, puisqu'il avoit de si bons desseins éloigner ses Troupes de la Frontiere, dont la jalousie empechoit que quantité de Princes de l'Empire n'envoyassent les leurs au secours de Vienne; mais il repondit que s'ils laissoient perdre l'Empire par leur faute, il vouloit le sauver Malgré eux, qu'il se tiendroit toûjours armé & tout prest à les secourir à la premiere priere qu'ils luy en fairoient; qu'il leur donnoit parole qu il n'entreprendroit rien contre l'Empire; que sa parole leur devoit sufire. Mais

quel

quel fonds pouvoit on faire sur une Parole violée tant & tant de fois, comme je crois l'avoir monstré, sur une parole dont il y avoit tant d'éxemples de sa fragilité, & qui pour s'excuser cherchoit encore des pretéxtes de rejeter sur les autres, les defauts dont elle estoit toute seule coupable; sur une parole enfin qui ne reconnoissoit point d'autre loy que la force & la violence, qui vouloit que tout passât selon ses volontés, que tout fléchit sous elle, Princes Souverains, & ceux qui ne l'estoient pas, mais qui ne manquoit jamais de pretextes pour faire trouver bon tout ce qu'elle faisoit, pour peu qu'on eut esté d'humeur a se laisser seduire à ses persuasions illusoires.

Ces considerations, qui avoyent obligé l'Empereur à refuser un si grand secours, obligerent aussi les autres Princes à croire, qu'il n'estoit pas ny de l'Interest de l'Empire

ny de leur intereſt particulier de preſſer l'Empereur de l'accepter, ainſi chacun eſtant ſur l'Equilibre, le Grand Viſir fit un ravage épouvantable dans toute l'Auſtriche, où il ne trouvoit point de reſiſtance, & quoy que le Roy de France ne fut pas entré en Allemagne comme il le luy avoit promis, il ne laiſſoit pas de faire une grande diverſion, comme je viens de dire, perſone n'oſant éloigner ſes Troupes, de peur que celles de France n'envahiſſent ce qu'elles trouveroient à leur bienſéance. Beaucoup de peuple fut ainſi emmené en Captivité par les infideles, qui devant que d'aſſieger Vienne avoient detaché les Tartares pour venir faire des courſes juſques aux portes de cette ville, ces Barbares mirent le feu par tout où ils paſſerent, pillerent le chaſteau de Laxembourg, & aprés en avoir emporté tous les meubles qui y eſtoient, encore ils coupperent

perent les arbres des avenües, comme par dépit de n'y avoir pas trouvé toutes les richeſſes qu'ils avoient eſperé. de là ils ſe retirerent au gros, laiſſant dans tous les lieux de leur paſſage des Marques de leur Barbarie & de leur cruauté.

Ces commencemens du Siege de Vienne aſſez heureux aux infideles, car comme tout le monde eſtoit encore rempli de leurs cruautés, & qu'ils avoient remporté d'allieurs quelques avantages ſur les Troupes du Duc de Lorraine, General de l'Armée de l'Empereur, dont la pluſpart de la Garniſon eſtoit compoſée, elle ſembloient apprehender de ſe trouver aux mains avec eux, ce qui deſeſperoit le Comte de Staremberg, qui en eſtoit Gouverneur, lequel avoit reſolu de conſerver la ville à l'Empereur, où du moins de ſe faire Tuër ſur la Breche; mais ayant trouvé moien de luy

ôter toute sorte de crainte, plus par son éxemple néanmoins que par tout ce qu'il luy put dire, les choses changerent bientost de face, & autant que les Imperiaux apprehendoient les Turcs auparavant, autant les Turcs commencerent ils à apprehender les Imperiaux, qui avoyent toûjours quelque avantage dans chaque sortie. Le grand Visir ne se rebutoit pas cependant, mais trouvoit estrange que la France aprés luy avoir promis de faire une puissante diversion, se contentat de le regarder faire sans luy tenir parole. Il s'en plaignit à Tekely, avec qui il avoit communication par Lettres, & Tekeli à Boham qui estoit le Correspondant de la France auprés de luy. Bohan ne Manqua pas de son costé d'en faire ses plaintes à Mr. de Seppeville, & luy manda que le grand Visir, incertain du succés du Siege, pourroit bien s'acommoder avec les Impe-

Imperiaux ; que c'eſtoit à luy qui prévoyoit le préjudice qu'un pareil traité apporteroit à la Couronne, à y apporter le remede qu'il jugeroit à propos ; mais que pour luy il ne croyoit pas qu'il y eut autre choſe à faire que de tenir ſa parole, ou en ne le faiſant pas, ſe reſoudre à ſe broüiller avec le grand Viſir.

La France ayant ſu ces choſes par un courrier que luy dépecha le Marquis de Seppeville, & qui ariva a Fontainebleau le Dimanche vingt neuviéme d'aouſt, elle ſe trouva fort Embarraſſée comment accorder ſa Politique avec une demande ſi preſſante; elle avoit donné ſa parole il n'y avoit que peu de jours, de ne point attaquer l'Empire, & conſiderant que ſi elle venoit a y manquer ſi toſt ſans ſujet & meſme ſans aucun prétexte, c'eſtoit n'en ſeulement s'attirer le blame de toute l'Europe, mais éloigner encore pour jamais la confiance des

Electeurs qu'elle menageoit avec beaucoup de soins; elle prit un parti qui luy sembla capable de contenter les uns & les autres, c'est à dire de ne pas attaquer l'Empire directement, de peur de perdre sa reputation auprés des Electeurs, Mais de porter ses Armes en Flandres, ce qui devoit satisfaire en quelque façon le grand Visir, parceque cette guerre avoit un enchaisnement si grand avec toutes les puissances voisines, qu'elle devoit bien tost achever de mettre en feu une bonne partie de l'Europe.

Cependant il luy arriva ce qui arrive Ordinairement à ceux qui veulent plaire à deux personnes tout à la fois, c'est a dire qu'elle ne plut ny au grand Visir, ny aux Electeurs; car ceux cy à qui le Roy avoit taché de persuader aussi bien qu'à toute l'Europe, que la levée du Blocus de Luxembourg, dont

j'ay parlé tantost, avoit esté à cause de la descente des Turcs en Hongrie, trouvoient estrange que cette raison qui estoit alors si éloignée du peril ne subsistat plus maintenant que le peril estoit si proche. Le Grand Visir de son costé n'approuvoit pas que toutes ces grandes promesses se fussent abbouties à faire le degast chez des Peuples Aliés à la verité de l'Empire, mais si éloignés de l'Empire, au centre duquel il eut souhaité que toutes ces hostilités se fussent faites; mais la France, qui se soucioit fort peu des fins des uns & des autres, pourveu qu'elle put arriver aux siẽnes, leur laissoit dire tout ce qu'ils vouloient, se flattant qu'à l'égard des Turcs, c'estoit assés satisfaire à l'engagement qu'elle avoit avec eux, en ce qu'elle attaquoit la Flandres qui fait partie de la basse Allemagne; & pour ce qui est des Electeurs, qu'ils avoient tort de se plain-

dre, parce qu'elle s'estoit contenüe dans ses promesses qui n'alloient qu'à ne point attaquer l'Empereur & les Princes de l'Empire; elle croyoit dallieurs que cette demarche épouvantant l'Espagne & ses Aliés, eu égard à la conjoncture presente, ils conspireroient tous à lui faire doñer, le plus diligemment qu'il seroit possible, la ville de Luxembourg, de peur qu'elle ne fit de plus grandes conquestes, dont ils avoient apprehension, en l'estat qu'estoient les choses, & les armes de la pluspart des Princes voisins, estant occupées comme elles l'estoient, soit pour combattre le Turc, soit pour l'observer seulement.

Cependant les Holandois, ayant un grand interest à ne pas souffrir, que cette Couronne fit ainsi tous les jours de nouvelles entreprises sur la Flandre, dont la perte entraisnoit celle de leurs Provinces, s'as-

s'assemblérent entr'eux pour voir quel remede ils y devoient apporter, à quoy ils estoient excitez dailleurs tous les jours par Mr. de Fuen-Major Envoyé d'Espagne, qui leur parloit tellement à decouvert de l'impuissance où estoit le Roy son Maistre, de defendre ce païs, qu'il leur avoüa ingenument, qu'il ne se pouvoit plus conserver sans leur secours. Beaucoup d'entre les Holandois concluoient dabort à la guerre, & c'estoit là sans doute les plus éclairés, mais d'autres amateurs du repos, & d'allieurs plus attachés au Commerce, s'estant servis du pretexte des conjonctures presentes, pour faire apprehender de rompre la paix avec une Couronne si puissante, dirent que leur sentiment estoit de porter les choses à l'accommodement. Cette difference d'avis fit traisner la rêsolution dix ou douze jours, pendant lesquels on tachoit toûjours à dessil-

ler les yeux à ceux qui eſtoient aveugles, eſperant d'allieurs que Vienne ſeroit ſecourüe, ce qui auroit peuteſtre entraiſné les eſprits à faire ce qui eſtoit convenable à la gloire & aux intereſt de l'Etat; mais comme cette nouvelle ne venoit point, & qu'au contraire on avoit avis de jour en jour que le grand Viſir s'obſtinoit au ſiege, faiſoit fortifier merveilleuſement ſon camp, & ſe préparoit enfin à combattre le ſecours s'il ſe préſentoit, les Etats n'attendirent pas ce temps là pour ſe reſoudre, & les bien intentionnés ayant fait prẽdre à la fin aux autres des réſolutions dignes de leur courage, on delibera de ſecourir la pauvre Flandre afligée, de luy envoyer huit mille hommes pour jetter dans ſes places, & d'en faire marcher plus grande quantité, ſi la néceſſité le requeroit.

Cette reſolution priſe, on envoya

voya ordre aux Officiers de laisser leurs garnisons, & de marcher sur la Frontiere, & les Troupes qui devoient passer en Flandres y passerent, & les autres entrerent dans les places du Brabant Hollandois, comme plus exposées aux entreprises de la France que l'on ne savoit encore, si l'on devoit traiter d'amie ou d'ennemie, car elle faisoit dire tous les jours aux Etats par son Ambassadeur, que son dessein n'estoit pas de rompre avec personne, mais de se faire faire justice de la Comté d'Alost, qu'elle prétendoit estre des dependances de ce qui luy avoit esté cedé par le Traité de Nimegue. Cependant on attendoit toûjours avec impatiance le succes du secours qui se préparoit pour Vienne, & la France l'attendoit elle mesme pour prendre aparamment ses résolutions sur ce qui en ariveroit, mais enfin on sût aprés avoir bien attendu, que ce succés estoit tout aussi

glorieux que les Chrêtiens le pouvoient desirer, l'Infanterie du grand Visir ayant esté deffaite à plate couture, la Cavallerie bien endommagée, tout son Canon & tout son Bagage perdu, enfin la place secourue, avec mille autres circonstances remarquables, mais qui seroient trop longues à deduire.

Cette grande nouvelle qui fut confirmée par un Courrier, que le Prince de Waldek dépecha exprés à Mr. le Prince d'Orange, jetta d'abord les Officiers de guerre, qui ne demandoient que matiere d'emploier leur valeur, dans des élancemens de joye inconcevables, chacun se figuroit déja toute l'Europe réünie contre la France, on se representoit avec plaisir tant d'outrages vengés, tant d'entreprises heureusement éxécutées, tant de Princes malheureux rétablis dans leurs états, & enfin chacun en particulier se bâtissoit une fortune selon la gran-

grandeur de son courage. Quand tout à coup on tomba d'une grande esperance dans une juste apprehension, que ce grand succés ameneroit plustost la paix que la guerre; ceux qui estoient de ce sentiment disoient pour leurs raisons, que la paix n'estant pas encore faite avec le Turc, on n'auroit garde de réfuser de traiter, si la France se départoit de ses pretentions, ce qu'on devoit présumer dans la crainte qu'elle devoit avoir, que cette paix se faisant toute l'Europe ne luy tombat sur les bras; qu'une marque qu'elle s'estoit toûjours voulu reserver cette porte de derriere, c'est qu'elle n'avoit encore rien entrepris, quoy qu'il y eut bientost un mois qu'elle fut entrée en Flandres; que les Hollandois, qui estoient comme l'àme de tout le parti, ne vouloient point de guerre, à moins que d'y estre obligés de nécessité indispensable, & qu'ils ne verroient pas

pas plustost l'occasion de pouvoir demeurer en repos, qu'ils l'embrasseroient avec plaisir. Que les autres ne pouvoient rien sans eux, & qu'en un mot l'interest commun de la Chrétienté mis a part, il eust esté plus avantageux pour eux que Vienne eust esté pris que d'avoir esté secouru.

Ces raisons estoient fortes à la verité, mais il y en avoit d'autres qui leur estoient opposées, & qui n'estoient pas moins fortes. Car on répondoit à cela, que quoy que la paix ne fut pas encore faite avec le Turc, il y avoit tout lieu de croire néanmoins qu'elle se fairoit incessamment, la Politique des Turcs estant de traiter dés le moment qu'ils estoient une fois battus. Que si les François n'avoient encore rien entrepris, ce n'estoit pas tant pour attendre ce qui arriveroit de Vienne, que pour laisser quelque impression de leur moderation, pretendant par là

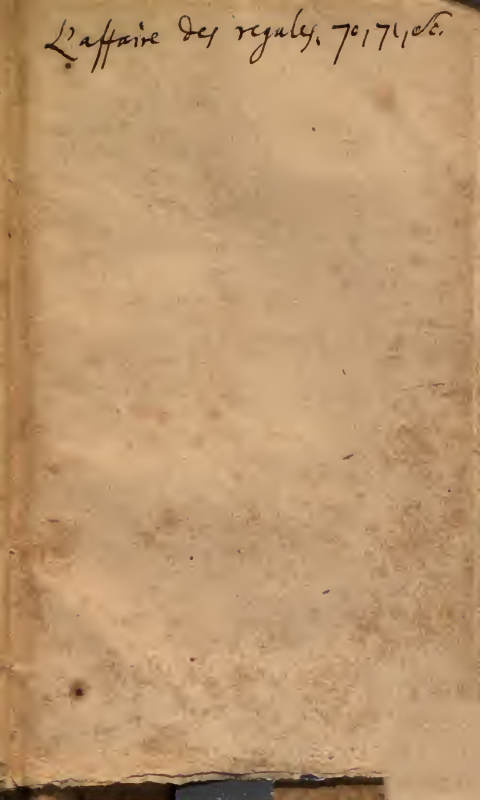
là que Vienne venant à estre pris, l'Empire, dont ils pretendoient se rendre Maistres, les appeleroit à son secours, ce qui leur faciliteroit le moien de parvenir à leurs desseins; que maintenant qu'ils estoient déchus de ces pretentions, il ne leur restoit plus que de faire valoir leur droit par les Armes, à quoy ils estoient trop glorieux pour y manquer. Que les Hollandois, du courage de qui on sembloit vouloir entrer en deffiance, avoient lieu de se plaindre de ce qu'aprés avoir embrassé tout seuls comme ils avoient fait, la deffense de la Flandres, on voulut croire qu'ils seroient si peu Politiques que de ne se pas servir de l'occasion qui leur estoit si favorable, de faire rendre gorge à une Couronne dont ils devoient tant apprehender le voisinage, qu'enfin ils estoient trop sages & trop éclairés pour ne pas voir, que quand bien mesme la France se porteroit à

quel-

esperer que nous en sortirons heureusement, & que d'un costé ou d'autre on trouvera lieu de mortifier une Couronne, qui commance un peu trop à se méconnoistre.

F I N.




L'affaire des regales. 70, 71, etc.